



APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

n° 428 juin 2020



Carl Norac,
poète national, il a créé
l'opération « Fleurs de
funérailles »



Bernard Van Vynckt :
*faire Église en temps
de confinement*



Isabelle Stengers,
*philosophe des sciences,
redoute la débâcle*



Édito

SPÉCIAL COVID

J'aurais aimé consacrer cet éditorial à ces êtres exceptionnels que l'on admire si fortement en "temps normaux". Celles et ceux qui ont choisi de se retirer du monde, et qui sont parti-e-s, parfois pas au loin, afin de s'extraire de l'agitation et des sollicitations permanentes, et qu'on appelle les ermites.

Parler de celles et ceux qui n'ont peut-être pas eu le courage de rompre à tout jamais avec presque toute l'humanité, mais qui rêvent (ou rêvaient) de faire de grands breaks, d'enfiler des chaussures de marche et de partir, sac au dos, parcourir seul-e-s des milliers de kilomètres à travers des immensités de nature vide, en croisant sur leur passage le moins possible d'âmes qui vivent.

Ou encore évoquer celles et ceux pour qui ce retrait de la vie se réalise derrière des murs, voire parfois encore une clôture plus ou moins réelle ou virtuelle. Et qui ne se retrouvent qu'à quelques un-e-s, mais sans doute pour toujours, à mener une vie simple rythmée par la maxime *Ora et labora* (la prière et le travail). À moins qu'ils ou elles ne passent alors le reste de leur existence seul-e-s, dans une petite demeure où l'essentiel est lui-même réduit au minimum.

Et je comptais me demander comment concilier une admiration pour ces vies extra-ordinaires, ou nos rêves de solitude, et l'immense difficulté qu'a eue la moitié de la planète à tolérer, ne serait-ce que pendant deux mois, de vivre une sorte de retraite... qui n'avait pas grand chose de vraiment comparable avec les situations évoquées plus haut...

Comment comprendre ces êtres qui ont tout quitté, alors qu'un tout petit peu de confinement a été si dur

à tenir, et qu'au bout de moins de quelques semaines, tout le monde ne rêvait que d'une chose : sortir, voir du monde... bref, 'faire monde' ?

Et puis, il y a eu la confection de ce numéro.

Lors de la réunion de rédaction que nous y avons consacrée, et qui s'est évidemment tenue à distance, un grand nombre d'interventions ne parlaient que du covid, de la manière dont la crise cassait les relations, menaçait les plus faibles, mais aussi remettait en cause des certitudes et générait soit des idées noires, soit des espérances, pour l'avenir, quand il y en aura un. Et on se demandait, en attendant, comment on pouvait essayer de 'vivre avec', sans être résigné, mais avec espoir.

Le tout en nous interrogeant sur la manière de traiter cette actualité, apporter "la petite musique de *L'appel*", son regard décalé, dans une publication mensuelle dont les contenus sont arrêtés plusieurs semaines à l'avance.

Ce débat a abouti au numéro que vous avez sous les yeux. Même si le déconfinement a été engagé fin mai, les ondes de choc du tremblement de terre se ressentent toujours. Et, si certains se persuadent que tout cela n'a été qu'un mauvais rêve, un bon nombre s'attend plutôt à l'arrivée de répliques.

Le coronavirus, la crise, les remises en cause et les attentes que tout cela suscite constituent donc l'essentiel de cette livraison de *L'appel*. Celle-ci aurait dû en temps habituel avoir un petit air de vacances. Cette fois ce ne sera pas le cas. Mais nous promettons que nous y pensons déjà pour l'année prochaine.

Bon courage. Et bonne 'humanité'. Ensemble. Mais en se souciant de chacun.



Rédacteur en chef

Sommaire

a

Actuel

Édito

Spécial covid 2

Penser

Église et société en sortie 4

Réagir

L'importance des besoins relationnels 5

À la une

Va-t-on vraiment changer ? 6

Les inégalités scolaires vont se creuser 8

Croquer

La griffe de Cécile Bertrand 9

Signe

Le secteur culturel en grande difficulté 10

Faire communauté à distance ? 12



Quel monde après le coronavirus ?

Vécu

Vivre

Bâtir de nouvelles relations familiales 14

Rencontrer

Isabelle Stengers :

« Apprendre de la force de l'autre » 16

Voir

Comme au temps de la marine à voile 19



Voguer au XIX^e siècle.

s

Spirituel

Parole

Même un seul cheveu... 22

Nourrir

Lectures spirituelles 23

Croire ou ne pas croire

Étonnez-moi, les gens ! 24

La grâce d'un retournement 25

Corps et âmes

Dites-le avec des fleurs... d'ici 26



Privilégier les bouquets locaux.

Culturel

Découvrir

C. Norac : l'émerveillement, son moyen d'action 28

Médi@s

Un monde en relations virtuelles 30

Toile

Voici l'homme ! 32

Accroche

L'art en ligne 34

Pages

La France dans la débâcle 36

Livres 37

Notebook et Messagerie 38



Adolescence et virilité.



L'APPEL

Le
magazine
chrétien
de l'actu qui
fait sens

Magazine
mensuel
indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERTHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVEILLE,
Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN,
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Gabriel RINGLET

Ont collaboré à ce numéro
Laurence FLACHON, Anne-Marie
TREKKER, Armand VEILLEUX et
Josianne WOLFF.

« Les contributions de nos chroniqueurs
n'engagent que leurs auteurs. »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat
Abonnement - Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45,
4030 Liège
☎ + 04.341.10.04
Abonnement annuel : 30 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
Bernard HOEDT
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ + 04.341.10.04
✉ marketingpublicite@magazine-appel.be



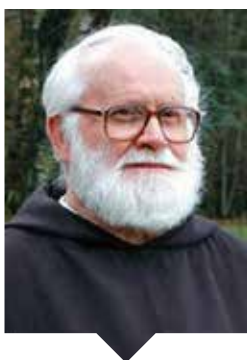
Avec l'aide de la
Fédération Wallonie-
Bruxelles

Rebâtir notre maison commune

ÉGLISE ET SOCIÉTÉ EN SORTIE

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Le confinement social actuel, dont il faut sortir, nous amène à réfléchir sur plusieurs autres formes de "sorties" devenues essentielles.

Le confinement adopté par la plupart des pays frappés par le covid-19 pour contrer la dissémination du virus est une situation provisoire qui affecte tous les aspects de la vie sociale, économique, religieuse et même familiale. Il faudra bien en sortir un jour.

Dans l'Évangile, Jésus se présente comme le bon pasteur qui frappe à la porte du berceau. Lorsque le portier lui ouvre, il appelle chacune de ses brebis et les fait sortir. De même, dans le livre de l'Apocalypse, Jésus frappe à la porte. Le sens premier est qu'il frappe de l'extérieur pour pouvoir entrer. Cependant, le cardinal Jorge Mario Bergoglio, lors de la troisième des quatre congrégations générales qui précéderont le conclave où il fut élu pape, commentait ce texte d'une façon originale : « *Je pense aux moments où Jésus frappe de l'intérieur pour que nous le laissions sortir. L'Église autoréférentielle prétend retenir Jésus-Christ à l'intérieur d'elle-même et ne le laisse pas sortir.* »

ENTRE FOI ET RELIGION

Dans les religions anciennes, y compris dans l'Ancien Testament, les hommes cherchaient le salut à travers une activité religieuse. Jésus a réuni autour de lui une communauté de foi et a envoyé ses disciples porter la bonne nouvelle du salut à toutes les nations, manifestant leur foi à travers un amour de Dieu et du prochain exprimé dans leur vécu. Cette communauté de fidèles se donna ensuite une structure religieuse – sacramentelle et administrative – pour poursuivre sa mission. Il y a là une relation délicate entre foi et religion, qui fait dire à Marcel Gauchet que le christianisme est « *la religion de la sortie de la religion* ».

Au cours des siècles, cependant, la dimension "religieuse" a pris la part du lion.

L'impossibilité, depuis quelques mois, de célébrer dans les églises, en tant que peuple de Dieu, les gestes sacramentels les plus essentiels, oblige à repenser la relation entre la foi et son expression religieuse. Les diverses révolutions des derniers siècles ont confiné (!) la pratique religieuse dans des gestes posés entre les murs d'édifices religieux. Les événements récents nous rappellent brutalement que la pratique de la foi est d'abord une vie de tous les jours conforme à l'amour, à la vérité et à la justice. Les gestes religieux sont là pour nourrir et exprimer cette foi pratique d'un peuple de croyants. Ces événements nous redisent le même message que le pape François ne cesse de répéter depuis sept ans : un appel à sortir vers les périphéries pour y vivre le message évangélique.

SE DÉGAGER DE L'ENGRENAGE

Dans l'ordre économique et social, tous ceux qui réfléchissent sur l'évolution de l'humanité nous rappellent que la pandémie actuelle a été rendue possible par une forme de mondialisation qui a ignoré les valeurs humaines fondamentales d'équité, de responsabilité et de justice. On peut lire dans la crise actuelle un appel à sortir, avant qu'il ne soit trop tard, d'une post-démocratie ultralibérale qui a rompu tous les équilibres, afin de pouvoir rebâtir notre maison commune dans l'harmonie primordiale, à travers une écologie globale.

Il est sans doute vrai qu'après la crise actuelle, rien ne sera plus comme avant. Cependant, il dépendra de chacun de nous que l'humanité – et l'Église – se replie sur des rêves brisés ou sortent de leurs carcans autoréférentiels. Ou bien nous continuerons de détruire l'univers, en voulant le dominer et l'utiliser de façon égoïste. Ou bien nous sortirons de ce cercle infernal pour vivre dans une harmonie globale avec Dieu, entre humains de toutes races et religions, ainsi qu'avec l'univers animal et végétal, et l'ensemble du cosmos.

Paul de Tarse parlait de la nature tout entière gémissant dans les douleurs de l'enfantement, attendant la pleine révélation des fils de Dieu. Nous pouvons percevoir ce gémissement dans la pandémie actuelle. ■

Notre vulnérabilité d'êtres humains

L'IMPORTANCE DES BESOINS RELATIONNELS

Annemarie TREKKER

Autrice et sociologue clinicienne



La privation de contact social a des conséquences bien plus grandes que le manque de nourriture ou de couverture.

Nous venons de vivre une crise sanitaire qui nous rappelle notre vulnérabilité d'humains face à un virus assez banal en soi. Une sorte de combat de David contre Goliath. Ce qui a produit un éventail de réactions dans le public : le doute, la colère, le drame d'une part ; l'espoir, l'action, le courage, d'autre part. Mais aussi la paralysie, l'impuissance, la déprime. Chacun réagissant selon ses propres moyens.

Les commentaires allaient bon train. Les uns, accusateurs : « *C'est la faute de...* », « *C'est la preuve que...* ». Les autres, plus prometteurs : « *C'est un mal pour un bien...* », « *Le silence est merveilleux...* ». On avait ainsi l'impression d'être actifs, réactifs. On ne se rendait pas compte que certains commentaires pouvaient faire mal. On n'imaginait pas que le silence s'avérerait un poison mortel pour les isolés. On n'imaginait pas que les appels à la fin de l'économie marchande faisaient trembler d'angoisse les commerçants, producteurs ou entrepreneurs, mais aussi tous les ouvriers et employés qui risquaient de perdre leur emploi.

PRÉSENCE DE « L'AUTRE »

On ne voulait pas voir qu'après la crise subsisteraient "les traces de la crise" ! Une souffrance, bien moins visible que les discours du moment, qui se manifesterait par d'étranges phénomènes, des détresses soudaines, des pleurs sans raison, des gestes insensés, des maux sans diagnostic. On avait oublié que les échanges de la cellule animale ou végétale avec son environnement sont essentiels, ce qui se vérifie aussi chez l'humain. En biologie, si des anomalies de fonctionnement se déclarent, l'organisme entier est perturbé et il lui faut trouver de "l'autre" pour se

reconstruire. L'absence ou la carence de cet autre ou d'un substitut de celui-ci engendre le dépérissement et/ou la mort.

Boris Cyrulnik, neuropsychiatre, a été l'un des premiers à s'intéresser à cet arrêt du développement physique et psychique chez les enfants, nourris et soignés, mais abandonnés sur le plan relationnel. La privation de contact social a des conséquences bien plus graves que le manque de nourriture ou de couverture. L'homme, tout comme l'animal et le végétal, éprouve un besoin primordial d'être en relation. L'en priver laisse des traces de souffrances physiques et psychiques difficiles à effacer.

RECONSTRUCTION PAR L'ÉCRITURE

L'importance de ces besoins relationnels reste un des points aveugles dans nos sociétés très développées, c'est une des leçons à retenir de cette crise sanitaire. Les écrans nous ont aidés durant ces semaines de confinement, mais ils n'ont en aucun cas remplacé les contacts à travers les cinq sens. Par mon métier d'animatrice et éditrice en approche biographique, je rencontre ce vide relationnel qui choisit souvent l'écriture pour s'exprimer. Le papier devient ainsi le support pour évoquer les blessures enfouies et démarrer une réparation ou une reconstruction.

Il me paraît essentiel de reconnaître publiquement la souffrance vécue lors de cet épisode du coronavirus. Mais aussi de prendre conscience de l'impuissance de notre société et son gouvernement de l'éviter. Le matraquage de mesures souvent contradictoires, répétées jusqu'à l'écœurement par les médias, en fut un bel exemple. Il s'agit à présent de mettre en place des lieux et des moyens pour accueillir les traces de cette souffrance qui subsisteront dans les histoires singulières et sociales. Il est toujours possible de construire sur les manques pour autant qu'ils ne soient pas ensevelis. Imputer les signes d'un mal-être persistant aux seuls individus alors qu'il résulte d'une société insensible à l'importance de la relation humaine serait inacceptable. Le défi qui s'annonce est à la fois physique, psychique et social. Il faudra le relever ensemble. ■



Plus jamais ça !
Cri lancé après les catastrophes, les guerres meurtrières, les génocides. Il y aura un avant et un après ! Slogan repris à tous les niveaux suite à la crise financière de 2008 et aux attentats terroristes quelques années plus tard. La pandémie du covid-19 suscite aujourd'hui une interrogation plus profonde : on continue ainsi ou on change radicalement ?

OFFRIR L'AVENIR.
Comme pour le paiement : sans contact.

L'après-crise du coronavirus

VA-T-ON VRAIMENT CHANGER ?

Thierry TILQUIN

Sur une route de campagne, deux gamins font la course dans une caisse à savon. Lunettes de nageur sur les yeux et casque en forme de pastèque sur la tête, ils sont agenouillés dans une manne à linge attachée à leur skateboard. Au-dessus de la photo, un slogan : « Foncez au supermarché ! » En pleine période de confinement, la couverture de ce magazine publicitaire a de quoi surprendre. Et même choquer. Distribué début mai en toutes-boîtes, il invite les consommateurs à se ruer dans les supermarchés pour profiter « d'incroyables promotions sur vos marques préférées ». Alors que les mesures prises visent à éviter l'afflux massif dans les magasins.

Le BABM, l'association belgo-luxembourgeoise des fabricants de marques, explique que la distribution de son folder a été reportée à cause de l'interdiction des promotions. Il l'a toutefois maintenue car « en cette période délicate pour les finances de beaucoup de ménages belges (...) il est plus important que jamais de faire un geste en faveur du portefeuille des consommateurs ». Les « grandes marques » seraient-elles devenues subitement de bons samaritains ? Ou inscriraient-elles plutôt leur stratégie de marketing dans une relance de la consommation ? Sait-on jamais, le consommateur pourrait perdre le goût et l'envie d'acheter à tout prix et à n'importe quel prix. Même ce qui n'est pas nécessaire.

UNE MANNE DE MILLIARDS

Sur les six semaines de strict confinement, le chiffre d'affaires de la grande distribution a bondi de vingt pour cent. Comme par miracle, une manne de milliards d'euros tombe du ciel pour éviter des faillites, pour soulager la trésorerie des petites entreprises, des restaurants et du petit commerce, pour soutenir le pouvoir d'achat des consommateurs et regagner leur confiance. Rien ne devrait donc changer. On espère un retour à la normale le plus vite possible. Pour arriver à cet objectif, des tabous tombent : l'austérité budgétaire, l'impôt sur les grandes fortunes, la taxation des GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft) et autres Netflix qui s'enrichissent de cette crise et dominent les marchés. Ou encore l'aide aux entreprises conditionnée en matière de maintien d'emploi et de lutte contre le réchauffement climatique.

L'économiste français Alain Minc propose même l'idée d'une dette publique à perpétuité pour geler les dettes contractées pendant cette crise et pour relancer l'économie. La créativité et l'innovation n'ont pas de limites quand il s'agit de sauver le système. Quitte à renoncer à certaines règles réputées intouchables. Quitte aussi à renoncer au respect des droits. En France, le Medef, syndicat patronal, propose d'allonger le temps de travail des salariés

pour combler la diminution du Produit intérieur brut (PIB). Plusieurs États indiens ont décidé de suspendre le droit du travail et de porter sa durée hebdomadaire à septante-deux heures. L'économie de marché capitaliste aurait donc encore de beaux jours devant elle car elle se nourrit des catastrophes qu'elle traverse. En témoigne la crise bancaire et financière de 2008 qui n'a fondamentalement rien changé dans les pratiques économiques et les choix des citoyens. Au contraire.

DÉMOCRATIE AFFAIBLIE

Le monde politique paie aussi un lourd tribut à la situation actuelle. Son imprévoyance, son incapacité à réagir, ses choix budgétaires, son asservissement au monde économique sont pointés du doigt. L'État montre un visage autoritaire, sécuritaire et contraignant : pouvoirs spéciaux qui court-circuitent les parlements, état d'urgence sanitaire qui justifie la restriction des libertés et le contrôle des citoyens, « guerre » contre le virus avec ses victimes et ses héros. Déjà mise en lumière par la crise financière de 2008 et la lutte contre le terrorisme, cette face sombre de l'État est renforcée. Or, ce qu'attend la population, selon le philosophe Pierre Dardot et le sociologue Christian Laval, « c'est un État qui stimule, coordonne et finance la solidarité, un État des services publics, un État qui prenne en compte les intérêts vitaux de la population, un État de citoyens faits pour les citoyens, un État de soignants, d'éboueurs, d'enseignants, de travailleurs sociaux, un État qui garantisse l'approvisionnement en nourriture, qui prenne soin des vieux, des sans-abri, des plus pauvres, et de tous ces chômeurs qui vont se multiplier ».

ASSOCIATIONS MOBILISÉES

En Grèce, des milliers de migrants vivent enfermés dans des espaces cloisonnés, en surnombre et dans des conditions sanitaires déplorables. Si le coronavirus y rentre, c'est la catastrophe. À Bruxelles, les associations se sont mobilisées davantage pour venir en aide aux demandeurs d'asile car ils n'ont plus accès à de petits boulots pour survivre ni aux administrations pour régulariser leur situation. La pandémie révèle et accentue les inégalités sociales. On l'a vu déjà : on n'est pas égaux dans le confinement. Pour l'économiste Thomas Piketty, cette crise est « l'arbre qui cache la forêt » : une crise sociale grave s'annonce, une autre plus profonde, environnementale et climatique, est déjà à l'œuvre. Le sociologue Bernard Delvaux (voir aussi ci-après) ajoute qu'« une troisième dimension fait de la crise actuelle une crise au cube. Avec le coronavirus se pose en effet la question du sens de nos vies et de nos sociétés. Le spectre de la mort et le changement brutal de nos habitudes interrogent ce que nous avons fait de nos vies,

ce que nous aurions pu en faire, et ce que nous ferons du temps qu'il nous reste à vivre ».

LIEN SOCIAL RETISSÉ

Dans la cour de l'Institut François d'Assise, chaque vendredi, les clients font la queue pour reprendre leur commande au point de distribution de la coopérative Paysans-Artisans. Leur nombre a triplé depuis le début du confinement, les circuits courts ont le vent en poupe. Les clients apprécient la qualité et le goût des légumes, des fromages et des produits proposés à la vente par la centaine de producteurs de la région. Mais c'est aussi la convivialité et le lien social retissé qui les y amènent. Un souhait revient régulièrement dans les conversations : « On espère que cela va continuer après. » Après quoi ? Certains croient fermement qu'« il y a eu un changement dans les consciences et qu'on ne vivra plus comme avant ». D'autres craignent que cette crise sanitaire ne soit finalement qu'une parenthèse et n'amène qu'à des changements cosmétiques. « Les crises, aussi puissantes soient-elles, ne portent pas obligatoirement en germe un 'monde d'après' », observent Antoine Bristielle et Tristan Guerra, jeunes doctorants en Science-Po à Grenoble.

« La première leçon du coronavirus est aussi la plus stupéfiante, constate Bruno Latour. La preuve est faite, en effet, qu'il est possible, en quelques semaines, de suspendre partout dans le monde et au même moment, un système économique dont on nous disait jusqu'ici qu'il était impossible à

ralentir ou à rediriger. » Cette crise est, selon lui, un moment favorable pour faire un inventaire de ce qui peut être « infléchi, sélectionné, trié, interrompu pour de bon ou au contraire accéléré ». Mais c'est aux citoyens d'opérer ce tri et d'inventer des « gestes-barrières contre le retour à la production d'avant-crise ». Pour aider au discernement, le philosophe pose des questions : parmi les activités suspendues, quelles sont celles que l'on souhaiterait n'être pas reprises ? Quelles sont celles que l'on voudrait au contraire voir se développer ? Quelles sont celles qu'il faudrait inventer ? « De

« Les crises ne portent pas obligatoirement en germe un 'monde d'après' »

fil en aiguille, espère le philosophe, si nous commençons, chacun pour notre compte, à poser de telles questions sur tous les aspects de notre système de production, nous devenons d'efficaces interrupteurs de globalisation – aussi efficaces, millions que nous sommes, que le fameux coronavirus dans sa façon bien à lui de globaliser la planète. Ce que le virus obtient par d'humbles crachotis de bouche en bouche – la suspension de l'économie mondiale –, nous commençons à l'imaginer par nos petits gestes insignifiants mis, eux aussi, bout à bout : à savoir la suspension du système de production. »

Au verso du folder publicitaire, on retrouve les deux gamins de retour du supermarché. Sur la route qu'ils avaient dévalée dans leur caisse à savon, ils remontent péniblement un caddie rempli, plus grand et plus lourd qu'eux. ■

« LES INÉGALITÉS SCOLAIRES VONT SE CREUSER »

Bernard Delvaux est chercheur à l'UCLouvain et membre du Girsef (Groupe interdisciplinaire de recherche sur la socialisation, l'éducation et la formation). Actif dans le groupe *Tout Autre École* (aujourd'hui disparu), il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'école de demain.

— Dans votre essai, *Une tout autre école, vous vous inquiétez que l'école rate le train du changement sociétal en cours. Qu'en est-il aujourd'hui avec le déconfinement ?*

— Alors que, dans certains domaines (l'économie, l'écologie, alimentation, la santé...), on dit que l'après-crise ne sera plus comme avant, on n'entend pas grand-chose pour l'école. On ne voit pas un mouvement qui porte l'idée que la crise pourrait conduire à la repenser. Je m'interroge sur les raisons de cette absence de débat pour un changement radical. Peut-être est-ce parce que l'école sort d'un long processus de concertation avec le Pacte d'excellence, et soit les gens n'ont plus envie de « repasser les plats », soit ils en sont satisfaits. Mais je pense qu'il existe d'autres raisons plus fondamentales : d'une part, beaucoup pensent que l'école ne peut changer que si la société a changé ; d'autre part, dans cette société individualiste, les gens n'ont pas envie d'avoir un État qui fixe de manière centralisée des finalités éducatives trop précises.

— Les inégalités scolaires, déjà très fortes, vont-elles encore être renforcées au sortir de cette crise ?

— Pour de multiples raisons, et notamment la varia-

tion des soutiens des écoles envers les élèves pendant le confinement, les inégalités vont se creuser. Mais lorsqu'on pose cette question des inégalités, on le fait toujours dans la perspective d'une égalité des acquis de base et des chances. Or je pense que ce que l'on devrait développer à travers l'école, c'est l'égalité des singularités : quelle que soit la place que j'occupe dans la société, il n'y a pas de raisons que j'aie moins de pouvoir et de reconnaissance symbolique ou financière qu'un autre. Pensons à tous les métiers dévalorisés qui se sont révélés essentiels et qui étaient jusqu'ici peu reconnus. Mais, dans notre société hétérogène, il est difficile de tomber d'accord sur une politique éducative commune qui ne chercherait pas seulement à doter les enfants de compétences utiles pour la compétition qu'ils devront affronter adultes.

— Vous défendez l'idée de « territoires scolaires émancipateurs »...

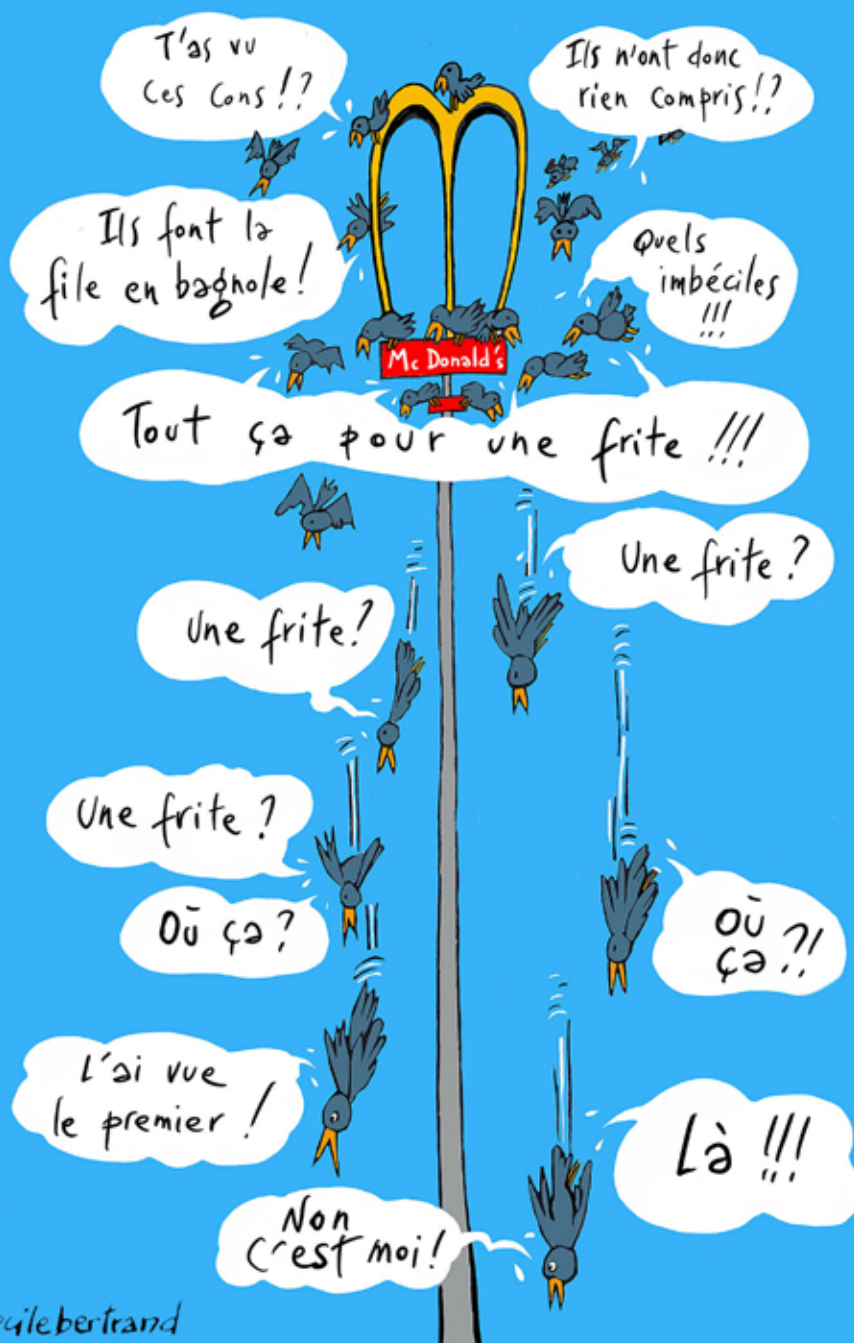
— On peut développer une tout autre école à l'échelle d'un établissement, ce qui se fait déjà, mais alimente la différenciation entre les écoles. Une autre piste est de travailler au niveau politique à l'échelle de la Fédération Wallonie Bruxelles, mais comment dégager un consensus ? Dès lors, il existe peut-être une voie intermédiaire avec des territoires regroupant une majorité d'écoles (sinon la totalité) qui seraient d'accord de se fixer des projets éducatifs communs émancipateurs et de réaliser la mixité sociale. De là l'idée de remplacer le terme « classe » par celui de « collectif de vie et d'apprentissage ».

(Propos recueillis par M.P.)

La griffe de Cécile Bertrand

DÉCONFINEMENT

LA NATURE REPREND SES DROITS



INDICES

CONDAMNÉE.

Une filiale australienne de l'Église Genesis II de la santé et de la guérison a été condamnée à une amende de 150 000 dollars locaux pour avoir proposé un remède miracle à base d'eau de javel pour lutter contre le coronavirus. Cette Église avait déjà été sanctionnée aux USA pour les mêmes raisons, malgré les avis de Donald Trump sur le sujet.

DÉMULTIPLIÉE.

La déforestation de la jungle amazonienne a connu une année record. Près de 1 202 km² ont disparu, soit 55% de plus que l'année dernière, à cause d'incendies, de l'exploitation illégale forestière et minière et de pratiques agricoles nuisibles à l'écosystème.



GIGANTESQUE.

Un petit village ardéchois de 400 âmes, situé au milieu d'un parc régional, pourrait se voir chamboulé par un projet de la congrégation de la Famille missionnaire Notre-Dame. Organisant déjà sur place des pèlerinages à la Vierge, cette association compte y construire une église de 7 000 m² dotée d'un clocher de 50 m, accompagnée d'un parvis de 4 700 m² et de divers bâtiments. L'État aurait donné son accord.

REPENTANTS.

À l'occasion des 75 ans de la fin de la Seconde Guerre mondiale, les évêques catholiques allemands ont reconnu les fautes commises par leur Église durant le conflit. Les évêques de l'époque n'avaient pas développé une politique claire face à la guerre et à la persécution des Juifs.



S.O.S. Quels moyens pour sauver les artistes du naufrage ?

Au terme du confinement, le monde de la culture dit sa désespérance à l'égard des décideurs politiques. Les comédiens, les musiciens, les réalisateurs et tant d'autres artistes précaires sont victimes de l'imbroglio institutionnel où chaque niveau de pouvoir se renvoie la balle. La création d'un fonds fédéral d'aide aux artistes a été jugée non urgente. Alors que, dans le même temps, pariant sur les retombées pour les sociétés belges, le gouvernement dégage deux cent cinquante millions d'euros pour soutenir le secteur spatial en accroissant sa contribution à l'ESA (Agence spatiale européenne). Même si, pour soutenir l'emploi culturel, une décision très limitée d'ouverture du système de chômage temporaire a bien été prise, celle-ci ne représente pas grand-chose. D'autant qu'elle ne concerne pas les contrats annulés entre le 13 mars et le 1^{er} mai.

POIDS ÉCONOMIQUE

Dans une lettre ouverte, Laurent de Sutter et Caroline Lamarche rappellent les chiffres : « *Les industries culturelles et créatives représentent à peu près cinq pour cent du produit intérieur brut (PIB) de la Belgique et emploient quelque deux cent cinquante mille personnes pour un chiffre d'affaires entre quarante et cinquante milliards d'euros. On l'a répété aussi : la culture, aujourd'hui, pèse davantage dans l'économie que le secteur de la construction ou celui de l'automobile.* »

Si l'UNESCO définit la culture de manière très large, nous nous limitons à toutes les formes culturelles possibles. Mais en retenant, un peu de manière arbitraire, les manifestations ou écrits qui donnent du sens, qui ouvrent l'imaginaire, la réflexion, le plaisir ou la détente... et qui créent des espaces. Nous ne pensons pas à la culture aseptisée, formatée, racoleuse ou mercantile. Active dans un CEC (Centre d'Expression et de Créativité), Lise Radar écrit

à propos de l'art : « *Pratiquer une discipline artistique, même comme loisir, c'est avant tout aller à la recherche des clefs d'expressions nouvelles et les développer en groupe, dans la collaboration, la confrontation, la relation. C'est s'ouvrir à la diversité sociale, intellectuelle, générationnelle.* »

BESOIN DE LIENS

Selon Sophie Hodeige, animatrice d'ateliers créatifs, « *oui la culture souffre, oui elle est amputée temporairement d'une partie de son âme... Mais oui, elle démontre plus que jamais sa force, son envie de prendre le dessus, de combattre l'isolement, la déprime, de déjouer ce qui nous arrive et de continuer avec toute l'ingéniosité et la créativité qu'elle a en elle, à proposer du Beau, de l'Humain, du Lien, du Citoyen. Car c'est bien de cela qu'il s'agit au fond, un besoin de liens, de contacts, de partage, un besoin de rêver, de créer, d'imaginer... Mon désir est d'armer tout le monde de cet outil fantastique qu'est la créativité.* »

Le monde de la culture ne rassemble pas que des esprits planants ! Il compte, outre les artistes, les créateurs, les interprètes, les techniciens à tous niveaux, décorateurs, graphistes, les employés des librairies, le personnel des théâtres et des cinémas, et les animateurs culturels. La culture est belle et nécessaire car inutile. Inutile pour nourrir et habiller les gens, mais tellement nécessaire pour penser à autre chose que le prix des promos. Elle est même indispensable dans les dictatures. Pablo Neruda le rappelle si bien. L'artiste reste un observateur particulier de la vie sociale.

ÉVEIL À LA CONSCIENCE

Ce long silence du politique dit nécessairement quelque chose de la culture par rapport au sanitaire, évidemment

Culture et corona : quel ménage !

LE SECTEUR CULTUREL EN GRANDE DIFFICULTÉ

Thierry MARCHANDISE

La culture est, en Belgique, la grande oubliée dans cette pandémie qui laisse un peu sans voix. Mais le corona est aussi l'occasion de réfléchir à sa place et à son importance.

prioritaire, mais aussi par rapport à l'économie. Patrice Mincke est le nouveau directeur du Théâtre de Martinrou. Comédien, metteur en scène et ancien formateur en communication pour entreprises, il connaît bien le monde de la culture. « Ce qui est évident pour moi, observe-t-il, c'est que l'on ne pourra jamais fermer la porte de la culture. Cela fait des millénaires ! Les archéologues se posent la question de l'intelligence humaine ou de l'éveil à la conscience entre autres par les signes d'une culture. Personne ne peut tuer la culture. Si les gens veulent s'exprimer, ils s'exprimeront. »

« En Belgique, déplore-t-il, la culture est toujours reléguée au dernier rang, on n'en parle pas. Elle est considérée comme un boulet, un poids que la société doit trainer un peu par culpabilité. Parce que l'on a toujours fait ça, parce que cela concerne les vieux... Et c'est une grave erreur. Ce qui nous arrive maintenant avec le coronavirus, c'est que l'on se rend

compte, quand on est confiné, à quel point on a besoin les uns des autres, de construire un monde et de rêver ensemble. Cela nous apparaît très fort quand nous sommes éloignés les uns des autres. Les artistes le disent depuis longtemps. Ils n'arrêtent pas de nous parler de l'humain, de l'amour, de l'essentiel... La place de la culture dans la société est prépondérante. Réfléchir ensemble sur une façon de partager la société, c'est essentiel ! »

ÊTRE ENSEMBLE

Évidemment, nous pourrions tout remplacer par des vidéos, des podcasts. Mais cela ne compensera jamais le présentiel (un mot nouveau qui s'est imposé aussi vite que le corona). Car être ensemble pour assister à un événement culturel au sens large constitue une expérience irremplaçable. Pouvoir échanger un regard de joie, de surprise ou d'étonnement n'a pas de prix, comme tout simplement le relationnel qui aujourd'hui manque tant !

Dans ces temps si particuliers, il n'est pas question de conclure, mais bien de poursuivre le débat par quelques interrogations. Faut-il laisser la culture de demain se résumer à youtube ? Ce peut être formidable, mais peut-on se passer de la présence ? N'est-ce pas aussi le bon moment pour créer un statut d'artiste qui n'existe pas ? Et l'occasion de repenser l'équilibre financier dans toute la chaîne de la musique ou du livre, en se rappelant que le plaisir en librairie naît aussi de la flânerie ?

Une autre question encore : quels chefs-d'œuvre sortiront du confinement ? Jean Florence, philosophe, psychologue et psychanalyste, estime que « les artistes ne disent pas ce qui est, ça, c'est le rôle de la science, mais ce que les choses devraient ou pourraient être ». Le déconfinement culturel reste très hésitant. C'est malheureusement une évidence : les lieux culturels seront les derniers à ouvrir leurs portes au public. ■

INDICES

PERSÉVÉRANTS.

Les hôpitaux psychiatriques des Frères de la Charité continueront à pratiquer l'euthanasie qu'ils estiment compatible avec une vision chrétienne de la société malgré la sanction de la Congrégation pour la doctrine de la foi, qui leur a retiré le droit de se présenter comme « catholiques ».

AUTOPORTÉES.

À Châlons-en-Champagne (France), l'évêque a inauguré les messes en drive-in. On y vient en voiture, on suit le service sur son autoradio, et on regarde le prêtre qui officie sur une estrade. Une idée made in USA...



SCANDALISÉS.

Après la congrégation Saint-Jean et l'Arche de Jean Vanier, les Foyers de Charité sont confrontés au passé de leur fondateur. L'abbé Georges Finet (1898-1990) s'était en effet rendu coupable d'attouchements sexuels sur des enfants reçus en confession. Répartis sur quatre continents, les Foyers reçoivent près de 50 000 retraitants annuels.

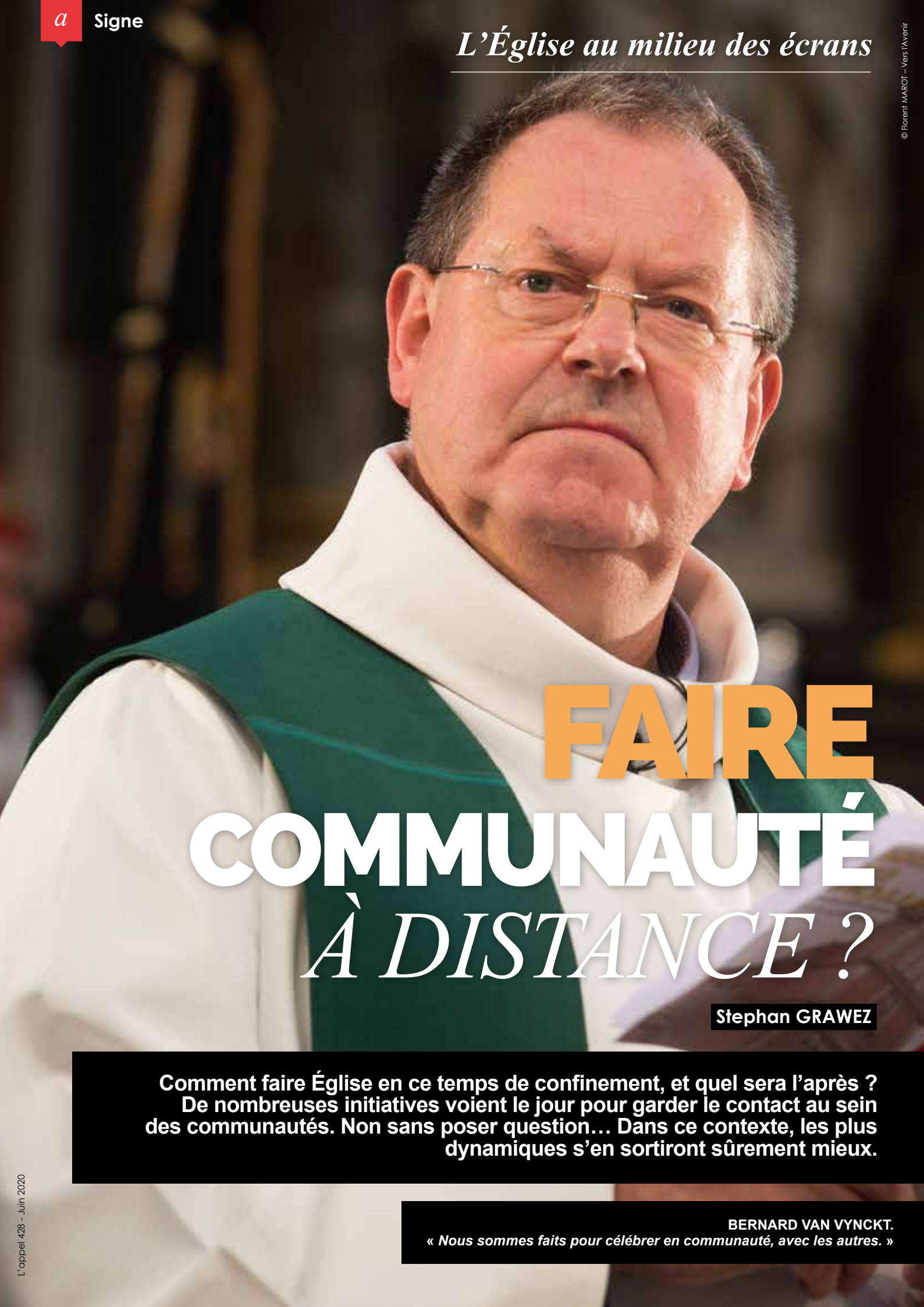
OUVERTES.

L'opération Églises ouvertes aura lieu les 6 et 7 juin en respectant les consignes de sécurité.

□ openchurches.eu/fr/evenements/jounees-eglises-ouvertes

SAUVÉE.

Suite à la mobilisation générale des paroissiens, l'église Sainte-Vierge à Chapelle-à-Oie, près de Leuze, est ouverte au culte qui y est célébré une fois par mois.



FAIRE COMMUNAUTÉ À DISTANCE ?

Stephan GRAWEZ

Comment faire Église en ce temps de confinement, et quel sera l'après ? De nombreuses initiatives voient le jour pour garder le contact au sein des communautés. Non sans poser question... Dans ce contexte, les plus dynamiques s'en sortiront sûrement mieux.

BERNARD VAN VYNCKT.

« Nous sommes faits pour célébrer en communauté, avec les autres. »

« **J**e sens grandir la faim de se retrouver. Les gens en ont marre de ne pas ressentir la présence des autres, de ne pas pouvoir se rencontrer », constate Bernard Van Vynckt, doyen de Marche-en-Famenne et animateur de la messe en wallon des Fêtes de Wallonie à Namur. « Le report des sacrements et l'absence de célébrations sont durement ressentis, remarque-t-il. C'est tout le côté humain des célébrations qui disparaît. Les gens éprouvent pourtant le besoin de vivre un temps - pas seulement religieux - et de marquer le coup des grands moments de leur vie. »

BÂCLER LES CÉRÉMONIES?

L'absence la plus douloureuse concerne sans conteste les funérailles. « L'autre jour, je célébrais l'enterrement d'une jeune femme de trente-huit ans, bien connue dans la région. Il y avait cinquante personnes et non trente. Difficile de faire le gendarme dans de telles circonstances », reconnaît-il. À la frustration de ne pouvoir réunir toute la famille et les amis, s'ajoute un autre risque : celui de bâcler les cérémonies pour raisons sanitaires. « Je ne serai jamais d'accord d'expédier une cérémonie d'adieu. J'irai jusqu'au bout, même pour une personne seule, sans famille. Les gens comprennent les mesures de prudence sans trop discuter, mais on essaye tout de même d'avoir des temps forts, avec des partages à la sortie du funérarium ou encore au cimetière. »

Face aux difficultés, la créativité aura primé. À Namur, des pompes funèbres installent un chapiteau pour suppléer au funérarium trop exigü. À Jodoigne, le doyen poste en audio ses homélies sur youtube. Certaines paroisses ont relayé le réseau Téléphone-Écoute-Prière (lié au Renouveau charismatique) qui assure une présence sept jours sur sept. Cette créativité est certes débordante, mais n'est-elle pas exagérée ? Arnaud Join-Lambert, théologien et professeur à l'UCLouvain, observe dans le quotidien *La Croix* du 4 mai dernier : « Des décrets sont publiés, des orientations et suggestions sont émises en ordre dispersé, comme pour tous les secteurs de la société d'ailleurs : des prières ayant l'air de sortir du Moyen Âge, des innovations technologiques favorisant pour certaines une réelle participation des fidèles, et pour d'autres une présence plus passive face à un prêtre seul, des bénédictions du haut des églises et des confessions en drive-in, de multiples célébrations domestiques... »

COMMUNAUTÉS VIRTUELLES

Si la question des contenus est centrale, ces initiatives tentent aussi de contourner l'absence de vie communautaire. Car le confinement a tranché : les activités spirituelles sont devenues non-essentiels. « Pour la première fois dans l'histoire de l'Église, s'indigne le théologien, des autorités civiles déclarent unanimement que les prières collectives sont non essentielles pour le bien commun et les interdisent sans a priori idéologique. C'est tout juste si le sport ne passerait pas devant. Quelle déchéance au regard des siècles passés, pourrions-nous dire. D'autres diraient simplement que la médecine a supplanté la religion, les médecins ont remplacé les prêtres, la santé seule compte et non plus le salut. »

« Bien que le confinement la contraint à une sorte de "chômage technique" insupportable, tempère de son côté le philosophe et théologien dominicain Dominique Collin, l'Église trouve, grâce aux artifices de la technique, les moyens d'assurer une maintenance sans faille et sans inter-

ruption. Elle se filme et restitue son image (et elle se montre sans fard comme on pensait ne plus la voir, blanche, mâle et sacerdotale). » « En produisant une pieuse "machinerie" (où la foi est remplacée par un automatisme), poursuit-il, la technique crée une magie théâtrale (une mise en scène plutôt que la déprise de la Cène). C'est en cela que la technique fait désormais fonction de providence efficace (elle pré-voit notre demande de signe). »

Depuis Prague, dès le 3 avril, Thomas Halik, aumônier de l'Université Charles et professeur de sociologie, se montrait dubitatif. « Je ne vois pas en quoi une solution succincte sous forme de substituts artificiels, comme la télédiffusion de messes, serait une bonne solution à l'heure où le culte public est interdit, s'interroge-t-il. Le passage à la "piété virtuelle", à la "communauté à distance" et à la génuflexion devant un écran de télévision est vraiment quelque chose de bizarre. »

Virtuelles ou à distance, il est sûr que les communautés déjà dynamiques et participatives résisteront mieux à la crise sanitaire. Sur les hauteurs de Namur, le groupe des familles de la paroisse Sainte-Marguerite de Bouge (voir *L'appel* d'octobre 2019) a pris rapidement les choses en main pour proposer des moments de partage en famille, à la maison. Les suggestions de textes et de petites animations-réflexions sont diffusées par mail... et par le sacristain qui enfourche son vélo pour alimenter les paroissiens non connectés.

LA BONNE TRANCHE

Il est difficile de prédire l'évolution de la crise sanitaire et son impact sur la vie de l'Église. Bernard Van Vynckt se réjouit de voir éclore des signes d'espérance. « Tout d'abord, la solidarité de tant de gens dans notre région : ceux qui ont fabriqué des masques, confectionné des tenues pour les soignants, beaucoup qui se sont réinvestis dans les restos du cœur pour ne laisser personne au bord du chemin. Une situation de crise peut remettre des valeurs à l'avant-plan. » Mais une autre dimension est apparue : de nombreuses personnes découvrent la faillite du consumérisme et se rendent compte que l'on peut vivre avec moins. « Certains estiment qu'ils se sont laissés embarquer dans un système. Mais était-ce le bon système ? », s'interroge le doyen. Sur le plan de la vie ecclésiale, il ajoute : « Il y a aussi une forme de questionnement sur notre rôle. L'autorité nous disait de célébrer l'eucharistie, même tout seul chez nous. Mais on ne sait pas vivre cela normalement. Nous sommes faits pour célébrer en communauté, avec les autres. Moi, je ne sais pas célébrer avec un peuple fictif. »

Ce besoin de communiquer et de faire rayonner ses espérances a poussé l'amateur du wallon (pourtant d'origine flamande !) à accepter d'animer une chronique sur la radio RCF Sud Belgique. Chaque lundi, depuis le début du confinement, il signe un billet en wallon dans *La Bonne Tranche*. Et là, pas de peuple fictif ! Sa chronique est largement partagée sur les réseaux sociaux. Avec une dizaine de billets diffusés, on compte plus de septante mille visites. Il serait d'ailleurs prêt à poursuivre l'aventure car « c'est un atout d'avoir une radio de proximité qui cherche à rejoindre les gens ». Pour lui, avec ou sans écran, l'Église peut poursuivre son chemin, en cherchant de nouvelles voies. Sans triomphalisme ni dogmatisme. ■

Dominique COLLIN : www.revue-etudes.com/article/deus-ex-machina-dominique-collin-22589

Thomas HALIK : baptises.fr/content/christianisme-a-lheure-maladie



POUR L'APRÈS-PANDÉMIE.
Parents et enfants auront à s'approprier davantage.

Chacun est au courant de ce qu'ont vécu les familles depuis l'appel à « rester chez soi », soit en étant directement concerné, soit grâce aux nombreux portraits réalisés par les médias. Les parents et enfants qui ont connu cette réalité se sont soudainement retrouvés, sans y être préparés, face à un quotidien qu'ils n'auraient jamais imaginé. Alors qu'habituellement le temps passé entre eux se limite surtout aux brefs réveils matinaux et à quelques heures le soir, le confinement les a amenés à cohabiter à temps plein, en s'organisant et en « s'appropriant » davantage. Sans accompagnements, gardes des grands-parents ou contacts avec amies et amis, hormis par GSM, Skynet et autres canaux numériques.

ENSEMBLE, MAIS...

Grâce au confinement, le souhait de profiter davantage de sa famille est-il devenu réalité ? « Pas tout à fait, et pour de multiples raisons, répond Audrey Dessy, de l'ASBL Couples et Familles qui édite les riches dossiers des *Nouvelles Feuilles Familiales*. Il est vrai qu'en temps normal, la routine métro, boulot, dodo est souvent maudite : elle ne laisse que peu de temps pour soi et pour sa famille. Et dans le tourbillon du quotidien, grappiller quelques moments privilégiés avec ses enfants constitue le comble du bonheur. Mais la période de confinement n'a pas nécessairement correspondu à ce désir revendiqué par les familles de passer davantage de temps avec les uns et les autres. Car il s'est agi d'un endroit souvent restreint, où tâches professionnelles et scolaires se sont invitées, où adultes et enfants ont dû cohabiter vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et, dans ce contexte, il était difficile, voire impossible, de dégager du temps nécessaire pour prendre soin de soi, surtout quand l'inquiétude pour la santé des proches empêchait de se sentir serein et quand la situation financière du ménage était source d'angoisse. »

Selon elle, cette difficile expérience du confinement n'a toutefois pas étouffé tous les rêves familiaux. « À commencer par celui d'avoir du temps, mais dans un autre contexte que celui vécu depuis mars. Car il semble bien que le rapport au temps doit être repensé pour l'après-pandémie, afin de favoriser une vie familiale épanouie. Cela peut passer par des aménagements de tous types. Comme, par exemple, concilier au mieux vie familiale et vie professionnelle en agissant sur le travail. La pratique régulière, mais hors confinement, du télétravail permettrait aux parents de ne pas devoir consacrer tant d'heures à leurs déplacements pour raisons professionnelles. »

QUALITÉ VS QUANTITÉ

« Un autre rêve des familles pourrait concerner le bien-être de la planète, poursuit-elle. Ainsi, afin de maintenir des habitudes saines, il serait judicieux qu'elles maintiennent et développent les réflexes « slow », ou lents, mis en place lors du confinement. C'est-à-dire ceux qui privilégient la qualité à la quantité, en recourant aux circuits courts, en continuant à renoncer aux achats inutiles, en envisageant les vacances sous un autre jour, etc. De plus, alors qu'en temps normal, c'est plutôt l'individualisme qui semble s'imposer dans notre société, jamais le mot solidarité n'a été autant employé que depuis le développement de la pandémie. Des valeurs plus humaines semblent en effet s'être introduites dans nos quotidiens, et il serait judicieux de permettre à ces dernières de continuer leur chemin lors de la vie post-confinement. C'est une mission qui incombera à de multiples acteurs, dont les familles. »

Ces propos rejoignent ceux de la psychologue Marie Lorent pour qui le confinement a imposé des changements de fonctionnement à différents niveaux. « Il a en effet fourni l'opportunité d'apprendre sur soi, explique-t-elle. Il a été une belle occasion d'identifier les règles explicites, et surtout implicites, des systèmes auxquels on participe dans les

Pour réussir l'après-confinement

BÂTIR DE NOUVELLES RELATIONS FAMILIALES

Jacques BRIARD

Sur base des multiples et diverses expériences vécues durant le confinement, il a déjà fallu, et il faudra encore, changer bien des rapports aux autres. À commencer au sein de la famille.

familles, dans les écoles et au travail. Après ces prises de conscience, certain·e·s ont choisi de changer la répartition des tâches familiales, d'avoir d'autres équilibres entre famille et travail, ainsi que de revoir la manière d'apprendre et de transmettre. D'autres ont fait semblant momentanément, avant de revenir rapidement à leurs anciens fonctionnements. D'autres encore vont assumer un retour à la normale. »

PENSER HORS CADRE

Marie Lorent estime que « nous avons tous une responsabilité à choisir de respecter les règles ou de les changer. À condition d'être suffisamment en sécurité, en confiance, il serait possible de penser hors cadre, comme y a invité le sociologue namurois Bernard Delvaux, et de se centrer sur l'essentiel. Mais, pour cela, nous aurions intérêt à identifier nos besoins et à quelques-uns de nos désirs, afin de les satisfaire et de gagner en confiance pour

pouvoir affirmer nos prises de position dans nos différents lieux de vie ».

Concernant sa vie de famille, cette maman est décidée à continuer à surtout relever les participations, plutôt que les manquements, de ses filles adolescentes aux tâches ménagères. Elle veut aussi prendre du temps pour regarder ensemble des séries télévisées - en négociant le meilleur moment pour le faire -, ainsi que pour s'adonner à des jeux de société tout en veillant à changer les équipes. Elle va également encourager ses filles à prioriser leurs apprentissages scolaires grâce à des pratiques pédagogiques qui les rendraient plus actives et en pensant à leur projet d'avenir, y compris en communiquant sur celui-ci avec leurs professeurs.

À un niveau professionnel, parce qu'elle a identifié le plaisir de ne plus travailler dans l'urgence, Marie Lorent envisage, parmi bien d'autres choses, de s'organiser pour cerner les tâches

prioritaires. Ce retour à l'essentiel est lié à sa lecture, comme enseignante, d'une contribution de Charles Hadji, professeur honoraire en Sciences de l'Éducation à l'Université Grenoble Alpes. Celui-ci explique notamment que « notre survie, à la fois comme individus et comme espèce, dépend à court terme des décisions urgentes et fortes d'ordre politique, économique et sanitaire. Mais, à moyen ou plus long terme, elle dépend aussi de notre capacité à éduquer les enfants et les adolescents pour les rendre capables de faire face au gros temps qui menace de devenir la règle pour très longtemps ». En outre, ce pédagogue estime que la pandémie du covid-19 et le développement d'un enseignement à distance généralisé qu'elle a entraîné contraignent à revoir la façon de concevoir et de mettre en œuvre toute l'action éducative. ■

Au rythme de l'humain. Aller vite pour quoi faire ? », dossier n°131 des Nouvelles Feuilles Familiales de mars 2020. Prix : 12€ Pas de remise. ☎081.45.02.99 www.couplesfamilles.be

Femmes & hommes

JACQUES BERLEUR.

Ancien recteur des Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur, ce jésuite décédé fin avril a prôné l'engagement des universités dans le monde, spécialement envers les plus démunis.

ELIZABETH SOMBART.

Cette pianiste suisse joue dans une chapelle ardente afin d'accompagner les personnes décédées qui n'ont pas droit à une cérémonie digne de ce nom en ces temps d'épidémie. Selon elle, « la mission de l'artiste est d'apporter une consolation. Haydn a dit que la musique classique était le bruit que fait la porte du paradis quand elle s'ouvre ».



TOMASZ SEKIELSKI.

Ce journaliste indépendant polonais en est à son deuxième documentaire dénonçant les exactions sexuelles commises par l'Église de son pays. *Jeu de cache-cache* a été diffusé pendant les fêtes du centenaire de la naissance de Jean-Paul II. Il a été suivi en direct sur youtube par 80 000 personnes. Le primat de Pologne a ensuite appelé le Saint-Siège à « ouvrir des procédures » sur les cas cités.

PHILIPPE PARDONCE.

Depuis plusieurs semaines, cet abbé de l'unité pastorale de Gerpinnes parcourt chaque dimanche les 35 km de l'itinéraire emprunté par les marcheurs à l'occasion de la fête de Sainte-Rolande qui a lieu le lundi de Pentecôte. « Pour garder le lien avec ceux vers qui je suis envoyé. »

A close-up portrait of Isabelle Stengers, an elderly woman with short, wavy grey hair. She is wearing a dark blue jacket over a patterned top. She is looking slightly to the right with a gentle smile. The background is a blurred outdoor setting with a stone wall and a white fence.

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

Licenciée en chimie et philosophe des sciences, Isabelle Stengers est, notamment, l'auteure, en 1979, de *La nouvelle alliance* rédigé avec Ilya Prigogine, prix Nobel 1977 de chimie. Cette ancienne enseignante à l'ULB propose, en ces temps de débâcle écologique, de réactiver l'imagination afin de construire ensemble du sens commun pour demain.

Isabelle STENGERS

« ON PEUT APPRENDRE DE LA FORCE DE L'AUTRE »

— **Dans les titres de vos deux derniers ouvrages, Réactiver le sens commun. Lecture de Whitehead en temps de débâcle et Résister au désastre, figurent les mots "débâcle" et "désastre" pour parler de l'état du monde présent. Pourquoi ?**

— Pour parler de la pandémie, je n'emploierais certainement pas le mot de crise. Une crise, c'est lorsqu'on attend un retour à la situation précédente, à la normale. « *Ce n'est qu'une crise, serrons les dents* », disent ceux qui ne peuvent rêver d'autre chose que de *business as usual* ou de croissance. Pour moi, cette pandémie fait partie de la tragédie que je nomme désastre ou débâcle. Un retour à la normale pourrait devenir un cauchemar et nous entraîner plus loin dans cette débâcle.

— **La pandémie est une opportunité de penser et d'agir autrement ?**

— Elle est un signal d'alarme. On constate que ce sur quoi on croyait pouvoir compter fait défaut, avec des conséquences à l'échelle du monde. Le virus profite pleinement de ce que nous appelons la globalisation, les échanges intenses et en toutes directions. Ce désastre environnemental est aussi social et mental. Ce qu'on appelle le soi-disant progrès a transformé non seulement la nature, mais aussi notre mode de penser, notre faculté de penser et d'agir, de fabriquer du sens ensemble. Avec l'individualisme, le sujet est isolé de ses capacités de penser et d'agir ensemble, avec d'autres en situation. Et il est complètement vulnérable aux types de nourriture affective, intellectuelle, émotive qu'on lui sert à la télé ou un peu partout ailleurs.

— **Vous avez dit plusieurs fois que vous aviez honte de léguer ce monde aux générations futures...**

— La culpabilité revient à se contenter de dire passivement : « *C'est ma faute, c'est ma très grande faute.* » Le sentiment de honte peut entraîner plus loin, vers un mode d'agir et de penser. Je le ressens profondément. Il y a des choses que j'ai honte d'avoir acceptées. J'ai appris de cela et décidé d'essayer de penser et d'agir autrement.

— **On devra vivre dans un monde particulièrement incertain et imprévisible, et pour longtemps ?**

— On va vivre dans les difficultés pour des siècles suite au désastre climatique, à la pollution, à la disparition de la vie, au désordre écologique. Cela ne va pas se régler rapidement, même si on réduit très fortement les émissions de CO². Mon travail, à travers quelques-uns de mes livres, consiste à chercher dès aujourd'hui des manières de penser, d'agir, de lutter avec d'autres. Le capitalisme ne va pas disparaître d'un claquement de doigts qui permettrait d'échapper à la barbarie qui commence déjà. On pourrait

dire que je suis pessimiste, mais on ne sait pas ce dont les humains de demain sont capables. Donc, le changement peut être une régénération. J'essaie de réfléchir à ce que nous pouvons faire aujourd'hui qui soit digne d'aider ceux de demain.

— **À la lecture du philosophe Whitehead, vous invitez à réactiver le sens commun, sans déléguer cette recherche à des experts qui penseraient pour tout le monde.**

— Le sens commun a été littéralement défait. Par exemple, des physiciens s'enorgueillissent de penser contre lui. Ceux qui "savent" peuvent ainsi tourner en dérision les questions que se posent les gens, en leur expliquant que le sens commun doit être dépassé, qu'il faut aller vers une vision informée des sciences. On leur dit : « *Les choses sont plus compliquées que vous ne le pensez.* » Ce n'est souvent pas faux, mais au lieu de partager les problèmes avec eux, ces scientifiques demandent d'accepter a priori que la manière dont ils posent le problème est la bonne. Pour moi, il faut chercher à partager les savoirs avec les gens pour trouver un sens commun. Je crois que la crise du politique provient aussi, pour partie, de l'humiliation de ceux à qui on a dit pourtant officiellement qu'en démocratie, ils ont le droit de penser et que leur pensée compte.

— **Vous dites par exemple que la façon dont les religieux quakers ont pensé et adopté un modèle de société, en dehors de ce qui était proposé à l'extérieur, donnait à penser...**

— Les quakers sont des activistes depuis le XVII^e siècle. Ils ont été les premiers à pratiquer une certaine égalité des sexes, à être anticolonialistes, à s'opposer à la guerre et bien d'autres choses encore. La manière dont ils ont pensé ensemble était relativement remarquable. Ce n'était pas une pensée de masse, mais de groupe. Aujourd'hui, aux USA, la façon dont certains groupes activistes procèdent pour leur prise de décision est venue largement d'eux. Une de leurs manières de faire est de penser ensemble, en silence, ce que la situation du moment demande comme réponse, pour que l'imagination des uns et des autres puisse donner un sens commun. Le dispositif de faire silence, de ne tenir que des paroles rares, mais qui comptent, sont des dispositifs que j'appelle génératifs. Ils ne produisent pas de pensée collective sans que tous aient été quelque part "transformés" par cette pensée, cet "être ensemble". Il s'agit d'un dispositif rituel que l'on retrouve aussi chez des peuples prémodernes. Notre méthode d'argumentation soi-disant rationnelle est une manière de faire taire l'émergence d'un sens commun et devient une simple

**« On ne sait pas ce
dont les humains
de demain sont
capables. »**

arme pour donner raison ou tort à quelqu'un d'autre. L'argumentation, c'est intéressant, mais face aux questions graves, existentielles qui nous mettent en cause collectivement, ce n'est peut-être pas la meilleure manière de procéder.

— **Bien penser n'implique pas de rejeter la dimension émotive, sensible de l'intelligence ?**

— C'est d'abord ce qu'on sent, ressent qui oblige à penser.

« C'est d'abord ce qu'on ressent qui oblige à penser. »

La rencontre avec quelqu'un ou quelque chose d'autre produit des effets affectifs, et ensuite, on peut être forcé à penser ce qui nous a affectés. On ne va pas pour cela se laisser entraîner par ses émotions,

mais il y a moyen de "travailler" à partir de là. Il faut se laisser toucher d'abord. On ne peut pas penser hors sol, en termes de généralités. On doit penser pour ici et face à telle situation.

— **Ainsi, certaines expériences de vie pratiquées en agriculture vous paraissent porteuses...**

— Oui, l'affaire des OGM a été générative de sens nouveaux pour moi et pour certains activistes. Si on ne veut pas dépendre des grandes entreprises agroalimentaires, il faut penser à ce que nous souhaitons comme nourriture. Beaucoup d'activistes ont été formés à avoir une approche individualiste et anarchiste, à « faire ce qu'on veut et quand on veut ». Mais la terre à cultiver apprend que les plantes n'attendent pas, et que si on attend trop, la récolte sera perdue. Ces activistes qui font des jardins collectifs ou de la permaculture ont ainsi beaucoup appris de l'observation, des contraintes des plantes, en les travaillant ensemble. Les plantes n'acceptent pas n'importe quoi, ne poussent pas politiquement ou poétiquement.

— **Le monde agricole est un lieu majeur d'expériences porteuses de sens ?**

— Oui, des paysans se disent aussi chercheurs parce qu'ils veulent récupérer les savoirs qui ont été détruits. Ils se sentent fortement descendants d'un désastre obscur et très récent avec l'industrialisation de l'agriculture qui a substitué à leur savoir celui des ingénieurs agronomes et de leurs recettes uniformes tout-terrain. Beaucoup d'agriculteurs ont perdu le sens, la capacité d'être touchés et de penser à partir de leur terre, de leur situation. Donc, ils deviennent des chercheurs pour récupérer ce savoir. Pas pour l'appliquer tel quel parce que le contexte a changé et qu'il ne faut pas penser par tradition, mais connaître celle-ci. La terre est un lieu crucial où le désastre a frappé et où la réflexion pour demain est très présente, que ce soit dans les jardins collectifs ou dans les échanges entre agriculteurs. Je ne suis pas agricultrice, mais, comme philosophe des sciences, je dis simplement : « Regardez là ce qui s'y passe, c'est important. »

— **Vous avez été professeure à l'ULB et participé activement aux débats de société. Le terreau familial a-t-il joué un rôle, vous qui êtes la fille d'un professeur d'histoire de cette université ?**

— Dans ma famille, j'ai appris à prendre au sérieux la pensée, mais mon genre de savoir n'est pas le même que celui que mon père cultivait. Lui essayait de voir, à partir de documents, ce qu'on est autorisé à dire du passé. Moi, c'est plutôt ce que j'ai vécu comme femme et ce qui a été

produit par Mai 68 qui m'ont mis en éveil, en essayant de voir ce qui se passe et quelles conséquences cela engendre. Je ne pensais pas comme mon père, mais la joie de penser a été nourrie par le terreau familial.

— **Certaines rencontres ou expériences fondatrices ont contribué à ce que vous êtes devenue ?**

— Dans mon parcours de formation, j'ai eu la grande chance de côtoyer Ilya Prigogine, et cela a été crucial. J'ai choisi d'étudier les sciences par réaction à l'option paternelle, puis la philosophie des sciences pour tenter de poser les questions qui me semblaient pertinentes. Et c'est à partir de là que j'ai travaillé avec Prigogine, en étant diplômée en chimie et en philosophie. Cette passion, cette espèce d'audace intellectuelle, cette capacité à résister à ce que tout le monde croit quand on est physicien, est une chose, chez lui, pour laquelle j'ai un immense respect.

— **D'autres rencontres décisives ?**

— Celles d'autres intellectuels récalcitrants à qui je dois beaucoup. Je n'apprends qu'avec ceux qui résistent de manière créative, en luttant. À part des amis proches qui ont les vertus des récalcitrants, j'ai des contacts très profonds avec le GECO, Groupe d'études constructivistes. Cela crée des liens au sein de l'université et avec des universitaires d'autres pays selon des affinités intellectuelles et non des programmes de recherche.

— **Entre les mondes laïc et chrétien, il existe des sensibilités différentes liées à l'histoire. Elles s'atténuent ?**

— Les chrétiens sont, pour moi, largement une inconnue. Il y en a pour qui j'ai beaucoup de respect et j'accepte que leur identité chrétienne fasse partie de leur force intérieure, tout comme le fait que je sois féministe et quelque peu païenne fait partie de ma force intérieure. On se rencontre et on honore ce qui rend l'autre fort et dont on ne se sent pas capable personnellement. Chacun est nourri par des forces différentes, mais on peut reconnaître et apprendre de la force de l'autre.

— **Qu'est-ce qui est sacré pour vous ?**

— La force de l'autre qui se cherche. Si j'ai l'impression que ce que je dis affaiblit ou humilie l'autre, je me sens mal et c'est à apprendre. Voilà pourquoi je n'humilierai jamais un chrétien en lui envoyant à la figure tout ce qu'on peut reprocher au christianisme. Personne ne doit chercher à rendre coupable l'autre, en se proclamant soi-même innocent. On est tous aujourd'hui dans la même débâcle, et la seule question qui m'intéresse chez les chrétiens est de savoir de quoi leur foi les rend capables.

— **Il y a une vertu que vous appréciez ?**

— Le courage de se remettre en cause, avec de l'humour.

— **Comment vous ressourcez-vous ?**

— J'aime me promener, mais c'est par la lecture avant toute chose. Surtout des livres de science-fiction qui ont pénétré ma pensée en tant que philosophe. ■



Isabelle STENGERS, *Réactiver le sens commun, Lecture de Whitehead en temps de débâcle*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2020. Prix : 18,80€. Via *L'appel* : - 5% = 17,86€.

Isabelle STENGERS, *Résister au désastre*, Paris, Wildproject, 2019. Prix : 8€. Via *L'appel* : - 5% = 7,6€.

Naviguer dans le passé

COMME AU TEMPS DE LA MARINE À VOILE



Textes et photos : Frédéric ANTOINE

Et s'il était possible de retrouver le goût de la lenteur, en retournant à l'époque des bateaux à voile ? Ce n'est plus un rêve à bord de cette copie moderne d'un des navires qui étaient chargés, au XIX^e siècle, de transporter des marchandises aux quatre coins du monde. La version actuelle pour passagers a été un peu aménagée, mais le retour dans le temps est saisissant. Quoiqu'un peu cher...

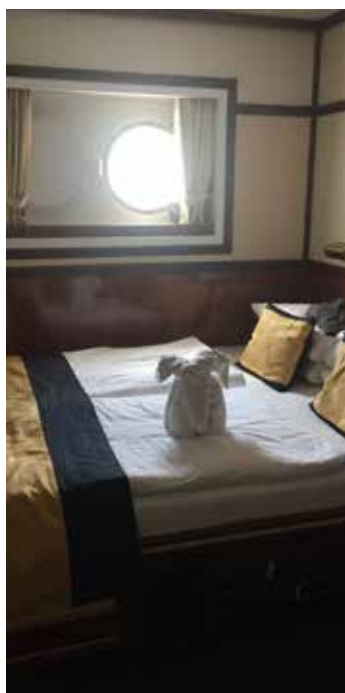


UN RÊVE FOU.

Ils s'appelaient des clipper, *clip* signifiant "aller à toute allure". De 1850 au début du XX^e siècle, ces bateaux sillonnaient rapidement les mers grâce à leurs trois mâts. Un Suédois fou de marine à voile, Mikael Krafft, imagine d'en fabriquer à nouveau. Mais pour accueillir des passagers. Il s'installe à Bruxelles, et commande un premier bateau au chantier naval gantois van Langerbrugge.

UN MATELOT POUR DEUX PASSAGERS.

Deux ans plus tard, il en fait construire un deuxième, qu'il dénomme le *Star Clipper*. Essentiellement conçu en bois, le navire est doté d'une coque en acier. Il mesure 115 m de long, compte quatre voiles (d'où son nom de "barquentin") et 85 cabines. Il peut accueillir jusqu'à 170 passagers, mais n'affiche pas toujours complet. 74 membres d'équipage sont nécessaires pour le faire naviguer. La plupart sont polyvalents. Le bateau compte aussi une infirmière, un chef coq, des serveurs, et du personnel de cabine. Les relations avec les voyageurs sont gérées par un baroudeur bavarois, qui sillonne les mers avec le clipper depuis ses premières années.



LE CONFORT AU GRÉ DU VENT.

Tout sur le navire rappelle le temps d'avant. La bibliothèque et le restaurant. Les coursives et l'aménagement des cabines, dont le hublot frôle la ligne des flots. Tout l'intérieur est aéré par un système central d'air conditionné, dont l'électricité n'est toutefois pas produite par des éoliennes. Mais par de gros générateurs au fuel qui tournent en permanence au fond des cales. Preuve que le

progrès n'est pas sans inconvénient, leurs vibrations perturbent souvent le calme des ponts inférieurs. Le poste de pilotage est lui aussi ultramoderne, et n'a rien à envier à celui des navires actuels. Un mélange de passé et de modernité qui explique le coût assez élevé d'un voyage sur ce grand voilier.



MAGIE DU CRÉPUSCULE.

Le clipper choisit toujours la tombée du jour pour appareiller. Le moment où le soleil disparaît réveille en effet les ambitions des vents. Le bateau révèle alors toute la magie de la navigation à voile. Pour certaines manœuvres, ou quand le vent est vraiment contraire, il recourt à l'utilisation d'un moteur de 1360 CV. Mais il préfère, autant que faire se peut, se laisser pousser par Éole. Si celui-ci est en forme, le clipper peut atteindre la vitesse de 17 noeuds, soit 31 km/h.

Aidés par des treuils électriques, les matelots se mettent à la manœuvre pour hisser les vingt-et-une toiles en dacron, dont, de la quille à la hune, la superficie totale atteint 3 365 m², soit pas beaucoup moins qu'un terrain de football. Exécutée sur la musique du film *Christophe Colomb* composée par Vangelis, l'opération est à chaque fois émouvante.



MATIN-RÉTRO.

Le début de matinée est l'autre moment où le voilier renoue avec son illustre passé. Le capitaine monte alors sur le pont. À quelques mètres de lui, le timonier répercute ses ordres sur la barre. Les basses sont parfois peu profondes. Il faut être aux aguets. L'ancre jetée, la voilure est réduite au minimum. Les

hommes desserrent les câbles et font tomber la grand-voile du mât principal, qui culmine à soixante-trois mètres. Doucement, elle entame sa descente. Le clipper s'immobilisera bientôt pour quelques heures de repos et d'entretien. Comme le faisaient ses prédécesseurs, il y a cent cinquante ans.

« *Soyez donc sans crainte.* » (Matthieu 10,31)

MÊME

UN SEUL CHEVEU...

Gabriel RINGLET



L'expression « soyez sans crainte » revient trois cent soixante-six fois dans la Bible et ne s'adresse pas qu'aux seuls disciples envoyés en mission.

Je garde un souvenir très précis du jour où nous recevions Jacques Gaillot au Prieuré de Malèves-Sainte-Marie. Nous étions une dizaine autour de la table, mais notre conversation, joyeuse et animée, se voyait sans cesse interrompue par le téléphone. Des journalistes français l'appelaient à n'en pas finir tout au long de la soirée. Cela m'énervait beaucoup. Lui, à première vue, restait très serein et parvenait chaque fois, en s'excusant, à relancer le débat là où il avait été interrompu. À un moment, quelqu'un du groupe lui demande : « *Comment faites-vous pour garder cette paix au milieu des tensions et de l'agitation ?* » « *Ouvrez l'Évangile,* répond-il. *Que dit Jésus ? Soyez sans crainte.* » « *D'accord,* poursuit une jeune maman, *mais moi, lorsque je regarde le monde et mes petites filles, je suis inquiète. Dans quelle société vont-elles grandir ?* » « *Je sais,* répond Jacques Gaillot. *Le monde a peur. Chacun a peur. Moi aussi, quelquefois, j'ai peur. Ces peurs emprisonnent, elles paralysent. Mais Jésus insiste : "Soyez donc sans crainte : vous valez bien plus que tous les moineaux du monde".* »

« TEMPLES RASÉS »

Un moineau ! Il en existe des myriades. Au temps de Jésus, au marché, on en recevait deux pour un sou et cinq pour deux sous. Mais au même marché, certains vieux esclaves se vendaient moins cher qu'un petit oiseau. Jésus le sait bien. C'est pour cela qu'il insiste : « *Vous valez plus que tous les moineaux du monde.* » Et juste avant : « *Même les cheveux de votre tête sont tous comptés.* »

Il faut savoir qu'en Israël, ça comptait beaucoup un cheveu... Rappelez-vous la chevelure d'Absalon,

le fils de David, ou celle de Samson, dont les célèbres tresses lui donnaient une force magique. On comprend mieux dans ce contexte-là pourquoi les hommes, comme les femmes, portaient les cheveux longs, et pourquoi les non-Israélites étaient qualifiés de « *Temples rasés* » !

Faut-il rappeler qu'en période de deuil, la chevelure n'était pas entretenue ? Qu'une femme soupçonnée d'adultère était obligée de dénouer ses cheveux et que les prêtres devaient les couper courts ? Pas question de cheveux flottants à l'autel !

« PAUVRES DE NOUS »

Un cheveu ! Un seul, même tout petit, même gris, Dieu le compte. Même si vous êtes chauve ! Je pense ici à une exposition de photos réalisée il y a quelques années en France par les Petits Frères des Pauvres. Si on la ressortait aujourd'hui, elle n'aurait pas perdu... un cheveu. La photo d'appel montre un sans domicile fixe, nu, qu'un surveillant lave au balai-brosse. Un choc. « *Oui, bien sûr,* convient le délégué général des Petits Frères. *Nous avons voulu provoquer, délibérément. Mais ce qui est choquant, c'est le balai !* » Et le responsable des Frères d'ajouter : « *Réveiller le regard de nos contemporains sur les pauvres qui nous entourent, voilà l'objectif que nous nous sommes fixés.* » Intitulée *Pauvres de nous*, cette exposition montrait cent gestes, cent visages, cent cris, cent moineaux... Il serait heureux qu'on la remonte. Ou mieux, qu'on la recrée aujourd'hui pour montrer quels « pauvres » la crise du covid-19 a laissés sur les bas-côtés de la société.

Dans un texte tout récent, Mgr Gaillot évoque tous ces pauvres qu'il a rencontrés pendant la crise. « *Les oubliés du coronavirus* », comme les appelle Frédéric Loore dans le remarquable reportage qu'il leur a consacré pour *Paris-Match Belgique* (du 30 avril au 6 mai). Des oubliés auxquels l'évêque de Parténia répète en pleine crise sanitaire : « *Dieu connaît chacun de vos cheveux. Vous valez bien plus que tous les moineaux du monde.* » ■

Lectures spirituelles



L'HUMANITÉ DE DIEU

À propos de ce Dieu dont Jésus montre une face divinement humaine, un docteur en théologie et membre au Vatican du Dicastère pour les laïcs, la famille et la vie partage ses réflexions comme quelques « *premiers pas qui ne représentent pas toute la danse* ». Ses idées sont nourries de la lecture des évangiles et de grands auteurs qui introduisent à la foi en Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. Dans un style peut-être pas aussi simple et dépouillé qu'il le pense, l'auteur le fait en lien à sa vision un peu idéalisée de l'Église. Mais avec pour objectif de rallumer le génie religieux de chaque lecteur capable de donner des réponses. (J.Bd.)

Robert CHEAIB, *Un Dieu humain*, Paris, Forum Salvator, 2020. Prix : 18€. Via L'appel: -5% = 17,10€.



CLÉS POUR L'APOCALYPSE

De tout temps, *L'Apocalypse* de saint Jean a rebuté ses lecteurs par la complexité de son texte. Alain Quilici, prêtre dominicain, chroniqueur et animateur radio et télé, propose « *un parcours, comme une promenade, dans le royaume des images, avec le souci d'alimenter la prière du lecteur, surtout du débutant, en donnant quinze clés pour découvrir cette révélation* ». Il l'aborde comme un somptueux recueil d'images, « *une immense tapisserie d'une trame commune* », dont il tire les milliers de fils qui seront les guides permettant de saisir quelque chose du dernier livre de la Bible. (M.L.)

Alain QUILICI, *Le ciel est tout proche, 15 clés pour comprendre l'Apocalypse*, Paris, Artège, 2020. Prix : 16,90€. Via L'appel: -5% = 16,06€.



MÉMOIRE COLLECTIVE

(Re)lire les grands textes chrétiens sous l'angle mythologique est le propos de cet ouvrage. La conversion de l'empereur Constantin au christianisme met en place, dans le monde gallo-romain, un fort pilier judéo-chrétien qui influe la marche du monde occidental, malgré le déclin de la religiosité. Après un premier volume approchant le pilier gréco-romain, cet essai tente de montrer certaines ramifications de ce riche héritage. Et ainsi comment les récits de vie individuels trouvent leur ancrage dans la grande histoire et que disent ceux que la mémoire collective a conservés. (M.L.)

Jean-Claude MAES (dir), *Les grands récits occidentaux, II Le pilier judéo-chrétien*, Montréal, Liber, 2019. tome 1 = Prix : 20€. Via L'appel: -5% = 19€. tome 2 = Prix : 22€. Via L'appel: -5% = 20,90€.



L'HUMAIN AU CENTRE

Comment vivre sa foi dans un monde sécularisé ? Y a-t-elle encore sa place ? L'ancien archevêque de Poitiers propose des pistes de réflexion et des manières de vivre. Il ne s'agit pas de reconquérir des espaces perdus, de considérer que la sécularisation est un mal. Puisque c'est un fait, comment l'appréhender ? En se repliant sur soi, en proposant des réponses identitaires. En se laissant inspirer par le souffle de l'Évangile, par le Christ qui invite à mettre l'humain au centre. Le christianisme ne peut pas fonctionner comme une religion. L'important, c'est de vivre la foi chrétienne dans des gestes quotidiens. (P.F.)

Albert ROUET, *Croire mais en quoi ? Quand Dieu ne dit plus rien*, Ivry-sur-Seine, Les Éditions de l'Atelier, 2019. Prix : 20€. Via L'appel: -5% = 19€.



AU FIL DE L'EAU

L'auteur invite à revoir les priorités du monde d'aujourd'hui pour en reconstruire un meilleur. Il envisage la fin de la société actuelle braquée sur la croissance, le profit et les objectifs à court terme. Et ainsi retrouver la rivière où de plus en plus de "kayakistes" pourront mettre en œuvre de nouvelles formes d'organisations sociales connectées et solidaires basées sur le vivre ensemble, la confiance en autrui et la coopération. En mettant de côté la concurrence effrénée et l'individualisme triomphant. Invertissons la pyramide de Maslow afin d'atteindre un futur baigné d'humanité. (B.H.)

Paul DEWANDRE, *La parabole du kayakiste, l'audace d'agir selon ses valeurs*, Saint-Julien-en-Genevois, Jouvence, 2020. Prix : 18,35€. Via L'appel: -5% = 17,44€.



BONNES QUESTIONS

Dans un langage clair, précis et pédagogique, cet ouvrage invite à renouveler son regard sur le monde d'aujourd'hui et à s'interroger sur les réponses que les économistes classiques donnent à la crise financière et environnementale actuelle. À l'heure où il est urgentissime de donner du sens aux réponses, il faut fuir le confort des idées toutes faites et oublier les affirmations sans nuances et simplificatrices qui fleurissent trop souvent. Cette interrogation prend ses distances avec le discours ronronnant et donne le droit aux gens de questionner l'économie et ses porte-paroles. (B.H.)

Yvan FALYS, *Lettre à un jeune qui rêve d'être (anti)capitaliste*, Saint-Julien-en-Genevois, Jouvence, 2020. Prix : 19,40€. Via L'appel: -5% = 18,43€.

Un monde meilleur ?

ÉTONNEZ-MOI,

LES GENS !

Josiane WOLFF

Présidente du Centre d'Action Laïque du Brabant wallon



Cela ne va pas être simple de convaincre les minorités privilégiées que l'avenir de l'espèce humaine dépend de la solidarité.

À l'heure où j'écris ces lignes, je n'ai absolument aucune idée de l'état du monde tel qu'il sera au moment où vous les lirez. C'est inconfortable et fantastique à la fois. Tout semble à (re)faire. Au travers de mes fenêtres virtuelles, je vois et j'entends un monde qui se cherche, qui a peur, qui espère. Je vois et j'entends aussi les pires stupidités et autres révoltes stériles attisées par des experts du *grand complot*, manipulateurs ou tout simplement imbéciles.

ET PENDANT CE TEMPS ?

Pendant cette interminable période de confinement où d'aucuns nous proposent de *tuer le temps*, une pandémie a infecté plus de trois millions de personnes dans le monde et nous frôlons le quart de million de morts. Rien qu'en Belgique, nous venons de franchir le cap des huit mille décès.

Pendant ce temps, des milliers de machines à coudre fabriquent des masques en tissu, mon voisin s'est mis au piano et je maîtrise désormais *1001 façons de cuisiner l'ortie ou l'ail des ours*... J'ai viré de mon facebook les "amis" aux blagues potaches qui se relaient en boucles des propos au mieux débiles, au pire racistes ou sexistes, censés nous faire passer le temps entre deux tutos. Les temps de crise permettent souvent de faire le ménage.

Pendant ce temps, une amie étudie le mandarin, son mari vient d'apprendre qu'il a un cancer du poumon et... ma mère est morte dans sa maison de repos sans qu'on m'autorise à lui tenir la main. Elle figurera

désormais au tableau des « *suspensions de contamination avant le décès* », statistiques d'un printemps noir. Elle est partie en tenant la main d'une infirmière épuisée, mais dévouée à sa mission, quoi qu'il lui en coûte. Pendant ce temps, les applaudissements du soir rendent hommage au personnel soignant, et le peu de moyens qui leur est alloué nous saute enfin aux yeux. Le déconfinement est proche. Les hôpitaux se préparent à une deuxième vague de contamination. Pendant ce temps, une longue file de voitures patiente aux drive-in des McDo à peine ouverts.

DES CONCESSIONS, OUI MAIS...

Comme dans une comptine inconfortable entre « *Dieu pourvoira* » et « *Aide-toi, le ciel t'aidera* », différents groupes de travail de tous horizons culturels, philosophiques et politiques planchent sur le monde de demain et d'après-demain. La question est claire : « *Quelles sont les concessions que chacun d'entre nous est prêt à faire pour favoriser le collectif ?* » Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Apporter à l'intelligence collective une pierre individuelle qui, bien taillée, prendra sa place dans la (re)construction d'un monde qui aura appris de ses erreurs. Mais c'est tellement plus facile à dire qu'à faire !

L'intelligence collective suppose de casser les silos, non seulement par le partage de l'information, mais par le respect de règles communes, par la multiplication d'interactions, par des pratiques collaboratives, des prises de parole engagées, de l'audace... Et alors seulement, on pourra parler de co-construction du monde. Se projeter au-delà de sensibilités individuelles, de manières personnelles de vivre sa spiritualité ou sa conscience humaine, ou encore faire fi de son petit confort pour partager avec ceux qui n'auront plus grand-chose dans les mois qui viennent, voilà le véritable défi. Vu d'ici, je suis persuadée que cela ne va pas être simple de convaincre les minorités privilégiées que l'avenir de l'espèce humaine dépend de la solidarité.

Étonnez-moi, les gens ! Ma plus grande déception serait que tout redevienne comme avant. ■

L'exemple du prophète Jérémie

LA GRÂCE

D'UN RETOURNEMENT

Laurence FLACHON

Pasteure de l'Église protestante de Bruxelles-Musée (Chapelle royale)



La crise sanitaire que nous traversons est révélatrice à bien des égards. Elle questionne notamment notre rapport au travail et, plus précisément, notre rapport au temps dans le travail.

Comme le souligne le sociologue et professeur Richard Sennett, les travailleurs vivent actuellement dans un « *présent perpétuel* » car « *ils dépendent de grandes entreprises qui achètent des compétences là où elles se trouvent sur le marché mondial. Elles consomment le travail plutôt que d'investir dans les travailleurs. Or tout individu a besoin d'inscrire ses activités professionnelles dans un récit grâce à un travail qui fasse sens ou grâce à un travail peut-être pénible, mais qui permette de se projeter dans l'avenir* ».

CRISE ET CHANGEMENT

Dans une lettre qu'il adresse à la population de Jérusalem qui a été exilée à Babylone par le roi Nabuchodonosor (Jér 29, 4-14), le prophète Jérémie rappelle la dimension spirituelle du travail en l'inscrivant dans un temps, une durée particulière et au moment même d'une crise majeure : l'Exil.

En réponse aux crises qui secouent notre existence, notre but est souvent de retrouver au plus vite notre situation initiale ou son équivalent, notre « Jérusalem ». Et nous perdons de vue que la crise est un révélateur, que ce temps, en lui-même, peut être fécond. Et qu'on ne revient jamais à la situation initiale. Jérémie le fera comprendre aux exilés en parlant du retour comme d'un « *retournement* ». Une crise traversée fait de nous des êtres différents.

Le peuple d'Israël se retrouve dans un environnement où règnent de multiples propositions religieuses

et différentes voix prophétiques. Les exilés ne savent plus qui croire ; ils ne savent plus que croire. Ils oscillent ainsi entre l'enthousiasme et l'abattement. Le prophète Jérémie ne promet pas de solution « magique » à court terme qui résoudrait tous les problèmes. Au contraire, il réinjecte la perspective de la durée dans un temps qui semblait être un présent perpétuel : la souffrance de l'exil. Car l'indécision et les doutes qui habitent les contemporains de Jérémie paralysent aussi leurs actions et les cantonnent dans le rôle de spectateurs passifs. À quoi bon entreprendre quelque chose ?

LE SENS DU SERVICE

Le prophète invite à bâtir, à planter, à engendrer. Il mentionne les prophètes et les princes, mais évoque également les charpentiers et les serruriers. Toutes ces activités sont spirituelles. D'abord parce qu'elles sont demandées par Dieu, ensuite parce qu'elles contribuent au *shalom*, à cette paix qui est non seulement intérieure, celle de la personne, mais communautaire en contribuant à la justice sociale. Dans la perspective de Jérémie, ces activités sont exercées, vécues dans l'espérance que Dieu est et sera toujours présent pour restaurer un *shalom*, une paix globale plus complète.

Ni fuite en avant ni attentisme, le prophète invite chacun à prendre le temps de s'engager par des agissements concrets avec les moyens qui sont à sa disposition dans une situation difficile dont on sait qu'elle va durer.

« Métier » et « ministère » ont la même racine : nous traduisons à travers notre engagement notre reconnaissance pour la grâce que nous avons reçue de Dieu. Et nous pouvons redécouvrir Dieu dans nos activités quotidiennes que nous considérons souvent à tort comme trop insignifiantes ou trop peu spirituelles. Que ces activités soient bénévoles ou salariées, elles peuvent être des lieux de service de l'autre, à l'image de toutes ces professions dont nous avons redécouvert simultanément l'utilité sociale et le peu de valorisation salariale dont elles bénéficient. Valoriser nos activités à la mesure de leur contribution au *shalom* : un « retournement » nécessaire ? ■

Le succès grandissant du Slow Flowers

DITES-LE AVEC DES FLEURS... D'ICI

Chantal BERHIN

Naissance, mariage, funérailles, anniversaire, fête des mères... « Dites-le avec des fleurs. » Mais ces roses venues d'Afrique sont-elles vraiment un cadeau ? Pas pour la planète. Zoom sur le Slow Flowers, une autre manière de fleurir la vie.

Architecte à l'origine, Magalie Braune (*Les fleurs de Mag*) a décidé d'écouter la voix de son cœur. Amoureuse des fleurs, elle a choisi d'en faire son métier. Installée dans le Brabant wallon, elle a lancé son activité dans le cadre des "couveuses d'entreprises" et avec une formation en maraîchage diversifié. Sa philosophie se démarque radicalement de l'industrie de la fleur telle qu'on la connaît, c'est-à-dire peu respectueuse d'un point de vue écologique et social. Elle est éco-floricultrice.

« L'éco-floriculture, explique-t-elle, représente un gros travail manuel, notamment de protection du sol pour qu'il reste couvert et vivant, un procédé permettant d'économiser l'eau. Je ne boude pas les tunnels de protection, mais ils ne sont pas éclairés la nuit et ne sont pas chauffés artificiellement. Je joue le jeu de la diversité, en accord avec la nature et sans intrant chimique, sur un sol le plus équilibré possible. Il y aura toujours des pucerons, par exemple, mais on favorise aussi d'autres insectes qui vont les manger. L'écosystème est encouragé. »

PRODUCTEURS LOCAUX

L'éco-floriculture est une pratique vertueuse qui s'inscrit dans le *Slow Flowers*, un mouvement né aux États-Unis qui privilégie la culture et l'achat de fleurs locales, de saison et produites en circuit court, avec des méthodes respectueuses de l'environnement. En Belgique, ses adeptes sont regroupés sous l'appellation *Belgium Slow Flowers*. Avec une longueur d'avance pour la Flandre et le Brabant flamand où ils sont plus nombreux que dans le sud du pays. « En Wallonie, l'offre en fleurs locales et de saison n'est pas encore énorme, confirme Magalie Braune. Pourtant, la demande est en augmentation. On l'a encore constaté pendant la période du confinement. Les fleuristes traditionnels ne pouvaient se fournir qu'à un seul marché, et sans pouvoir s'y rendre pour choisir par eux-mêmes les fleurs qu'ils souhaitaient obtenir. Plusieurs d'entre eux se sont alors tournés vers nous, les producteurs locaux. On voit que les mentalités sont en train de changer et c'est une bonne nouvelle. »

La culture de la fleur, telle qu'elle se pratique traditionnellement, est en effet très énergivore. Ce marché mon-

dial est évalué à plus de cent milliards d'euros par an. On craque souvent pour des roses en toute saison. Mais en hiver, est-ce bien raisonnable ? Environ cent vingt-cinq millions d'entre elles sont importées en Belgique chaque année. Nonante-cinq pour cent des fleurs que l'on vend ici viennent de pays lointains, comme le Kenya, l'Éthiopie, l'Afrique du Sud, l'Équateur, ou encore la Colombie et le Costa Rica.

SERRES CHAUFFÉES

Ces fleurs venues de contrées lointaines sont coupées en général dix jours avant leur mise sur les étals, réfrigérées et transportées en bateau cargo ou par avion vers l'Europe. Elles transitent par les serres chauffées du plus grand marché de vente aux enchères de fleurs au monde, à Aalsmeer, aux Pays-Bas, consommant au passage une bonne dose de CO₂. Elles sont alors vendues chez les détaillants et aux particuliers.

Elles ont, en outre, été bombardées de substances chimiques, avec non seulement un impact désastreux sur les sols, l'air et l'eau de ces pays, mais aussi des conséquences graves sur la santé des travailleurs. Selon une enquête du magazine *Géo* menée en 2016, les quelque cinq cents ouvrières employées dans une ferme de roses au Kenya travaillent six jours sur sept dans de mauvaises conditions, pour un salaire de nonante euros par mois, soit moins que le revenu minimum local.

Et les fleurs cultivées en Europe ? Sont-elles plus écologiques ? On pourrait le penser puisqu'on économise le transport. Or, d'après Ecoconso, une ASBL qui encourage des choix de consommation et des comportements respectueux de l'environnement et de la santé, la culture des fleurs sous serre nécessite dix fois plus d'énergie qu'en plein air. Celles qui proviennent des Pays-Bas produisent autant de CO₂ que celles importées du Kenya. « Les producteurs de fleurs utilisent beaucoup de produits chimiques : herbicides, insecticides, engrais synthétiques, précise l'association. Et puisque les fleurs ne sont pas destinées à l'alimentation, ils ont souvent la main lourde. On utilise environ deux fois plus de pesticides dans une serre de fleurs que de légumes. » Voilà donc des messagères d'amour qui ne renvoient l'ascenseur ni à la planète ni aux travailleurs.



© Les fleurs de Mag

CIRCUIT COURT.
Pourquoi ne pas offrir des fleurs cultivées près de chez soi ?

AUTOCUEILLETTE

Afin de proposer une alternative responsable, Fairtrade collabore avec cinquante-cinq organisations certifiées de floriculteurs dans neuf pays, ce qui représente cinquante mille travailleurs. On note, entre autres, l'obligation de prévoir une prime de dix pour cent par fleur vendue que les travailleurs peuvent investir dans les soins de santé, l'enseignement et d'autres domaines sociaux.

La ferme urbaine Cyclefarm à Linkebeek, au sud de Bruxelles, inclut dans ses activités variées autour de la terre la production de fleurs proposées en autocueillette. Avec quelques consignes de coupe à respecter, le client réalise un bouquet selon son goût. Le prix demandé est fixé en fonction de sa taille, suivant un gabarit qui lui correspond. Il ne reste plus qu'à payer, toujours en auto-service. Le système fonctionne sur la confiance. Le site des éco-floriculteurs belges signale qu'en hiver, lorsque les fleurs ne peuvent pas pousser, certains fleuristes proposent des bouquets composés de fleurs séchées naturellement à la belle saison.

En Wallonie, trois structures productrices de fleurs, dirigées par des femmes, travaillent suivant les principes de l'éco-floriculture : *Les fleurs de Mag*, de Magalie Braun, à Rosières et Profondsart, *Les Fleurs du chant d'oiseaux* à Andenne et *Paulette a des fleurs* à Rèves. Elles adhèrent au collectif *Belgium Slow Flowers* dont l'objectif est d'offrir une plate-forme de visibilité aux éco-floriculteurs, de garantir des conditions de production et d'orienter les clients

vers des producteurs proches de chez eux. Une initiative qui évite de recréer la problématique critiquée consistant à déplacer des fleurs sur de longs parcours.

L'activité professionnelle de Magalie Braune est le reflet de sa recherche du bien, du juste et du beau. « *J'ai toujours été traversée par des questions sur le sens de ce que je fais, témoigne-t-elle. J'ai trouvé le métier qui me représente vraiment. Je suis dans la nature toute la journée, proche de la flore et de la faune. Avec d'autres productrices, nous faisons en sorte de concentrer nos livraisons dans un rayon raisonnable et nous renvoyons les clients les unes chez les autres. J'ai aussi des contacts avec des gens soucieux de l'environnement. J'ai l'impression de leur apporter du beau, de manière plus naturelle. Et je reçois en retour le témoignage de ce qu'ils découvrent et ressentent, comme un cadeau.* »

L'éco-floriculture a de l'avenir en Wallonie car la demande ne cesse de croître de la part des fleuristes, conscients des dérives de cette industrie. De plus en plus de clients appliquent en effet aux fleurs leur logique d'achat en circuit court, qu'ils pratiquent déjà pour les fruits, les légumes ou les produits laitiers. ■

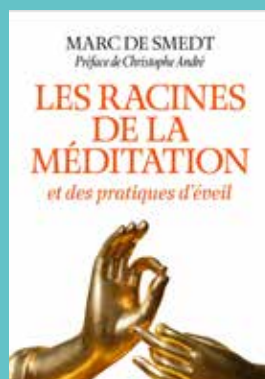
Belgium Slow Flowers [▣ belgiumslowflowers.be/](https://belgiumslowflowers.be/)

Les Fleurs de Mag [▣ lesfleursdemag.be/](https://lesfleursdemag.be/)

Cycle Farm [▣ cyclefarm.be/page/auto-cueillette-de-fleurs-1](https://cyclefarm.be/page/auto-cueillette-de-fleurs-1)

Ecoconso [▣ www.ecoconso.be/fr/content/cest-quoi-le-probleme-avec-les-fleurs](https://www.ecoconso.be/fr/content/cest-quoi-le-probleme-avec-les-fleurs)

*Au-delà
du corps*



SPIRITUALITÉS ET MÉDITATION

Retrouver le calme intérieur, jouir de l'instant présent, faire le ménage en soi... Les bienfaits de la méditation sont multiples, d'autant plus à une époque marquée par un désarroi existentiel. Cette pratique millénaire appartient à chaque spiritualité — chré-

tienne, juive, tibétaine, zen, soufie, taoïste... — et « *parle encore à l'être humain d'aujourd'hui et lui indique des chemins qui l'amèneront à se dépasser* ». Cet ouvrage très complet est réédité dans une version augmentée. (M.P.)

Marc de SMEDT, *Les racines de la méditation*, Paris, Albin Michel, 2020. Prix : 20,80€. Via L'appel : -5% = 19,76€.

Poète National pendant deux ans

Christian MERVEILLE

CARL NORAC, *L'ÉMERVEILLEMENT COMME MOYEN D'ACTION*

Depuis plus de trente ans, Carl Norac publie de nombreux recueils de poésie ainsi que des albums pour enfants illustrés par divers artistes et récompensés à de nombreuses reprises. Convaincu que les mots sont porteurs de vie et que, grâce à eux, on peut réenchanter le monde.

« **I**l s'agit, pour le poète, de sortir de livres parfois poussiéreux, ou peu lus, et de se retrouver vivant, au cœur de la société, et ainsi renouer, en pratique, avec le sens premier du mot poésie qui est "action". Que la parole du poète, en tant que citoyen, puisse être entendue et devenir une nouvelle faculté d'imaginer d'autres possibles. » Voilà pourquoi Carl Norac a accepté, en début d'année, d'endosser pour deux ans les habits du Poète National. Cette « tâche importante » lui demande d'écrire, sur des thèmes de société, une douzaine de poèmes qui seront ensuite largement diffusés par voie de presse dans les différentes communautés belges.

Tout juste entré en fonction, le nouvel élu a été confronté à un problème crucial : la pandémie et ses conséquences. Il a été particulièrement touché par le fait de ne plus pouvoir célébrer les funérailles, et donc de ne pas prendre soin des défunts et de leurs proches. « *L'humain se distingue des autres espèces en ce qu'il se préoccupe de pouvoir imaginer une cérémonie pour accompagner à la fois les défunts et les vivants qui restent. En être privé, revient à nous enlever une part de notre humanité profonde* », regrette-t-il.

FLEURS DE FUNÉRAILLES

Dès lors, quand les mots viennent à manquer, quand l'indicible noue la gorge, la poésie peut intervenir et passer à l'action. Lançant un appel à tous les poètes du pays, il a créé une opération baptisée *Fleurs de funérailles*. Plus de nonante d'entre eux ont répondu à cet appel, des hommes et des femmes de tous les âges, de toutes les écritures aussi, du vers classique au slam, sans aucune barrière. Une manière de rappeler combien la poésie a un rôle à jouer pour tisser des liens indispensables qui donnent sens à la vie.

Or, pour certaines personnes, elle ne serait qu'un vieux souvenir d'école qui consisterait à apprendre par cœur quelques poussiéreux bouts de rimes pour tenter, ensuite, de les anonner le mieux possible. Elle est évidemment bien plus que cela, les poèmes de Carl Norac ne cessent de le rappeler. « *Quand on me demande ce que je fais dans la vie, je réponds tout simplement que je suis poète*, sourit-il. *Comme les gens ont une image un peu étrange de la poésie, notion qui peut paraître galvaudée, cela les étonne. Puis ils voient qu'un poète est quelqu'un comme eux, qui vit avec eux. Il n'y a donc aucune prétention à se déclarer ainsi.* » Il veut éviter d'enfermer les mots et les concepts dans des définitions. « *Le poète est quelqu'un qu'on ne pourra jamais définir. Tout comme la poésie d'ailleurs. Sauf si on utilise l'image d'un geste, celui d'attraper un oiseau par exemple. L'oiseau aura toujours quelques secondes d'avance sur la main qui veut l'attraper. Il reste alors le geste.* »

IMPRÉVU ET CANDEUR

La poésie serait donc un geste, une action devenue possible. « *Elle est toujours tournée vers l'avenir. Quand on monte dans un tram, c'est l'arrêt suivant que l'on va découvrir. L'endroit où l'on n'est pas encore arrivé et que l'on imagine déjà. La poésie est de l'ordre de l'imprévu. J'apprécie aussi que le mot de poète soit associé à la candeur, même si aujourd'hui on en fait un synonyme de la naïveté. La candeur, c'est regarder le monde avec un regard sans a priori.* »

De ce regard naît l'émerveillement qui est, pour lui, « une notion essentielle ». « *Le rôle du poète, précise-t-il, est de*

manifeste. C'est-à-dire rendre manifeste tout ce qui existe pour le réenchanter. Si on s'émerveille du monde, on se bat pour qu'il puisse survivre davantage. L'émerveillement n'est pas une attitude méditative, passive ou contemplative, mais quelque chose qui pousse tout naturellement à l'action. » Il suffit d'ouvrir l'un de ses albums et de le partager avec un enfant pour s'en persuader. Tous ses "poèmes" offrent aux lecteurs la possibilité de se laisser surprendre, happer par le bout de l'âme pour s'émerveiller du quotidien.

MOTS PORTEURS DE VIE

Depuis le milieu des années quatre-vingt, Carl Norac a écrit des dizaines de livres, la plupart à destination des enfants, sans pour cela avoir la sensation de « faire le grand écart » entre deux formes de poésies, l'une qui serait pour les adultes, l'autre pour la jeunesse. « *Mon père, Pierre Coran, m'a toujours rappelé cette phrase de Victor Hugo : "Les mots sont des êtres vivants." Quel que soit le public à qui ils s'adressent, ils sont porteurs de vie. L'écrivain écrit pour quelqu'un d'autre, quel qu'il soit, afin de partager les mots comme on partage le pain. Ceux qui veulent mettre les uns et les autres dans des catégories, ils se trompent. Des adultes s'émerveillent de poèmes écrits pour les enfants, et inversement. Certains adultes vont d'ailleurs chercher leur dose d'émerveillement dans la littérature pour la jeunesse parce que c'est souvent là qu'elle se trouve.* »

« J'écris quand je suis en mouvement. J'ai besoin de la foule, de la rue. »

À ses yeux, les frontières existent peu, ou alors pour pouvoir être franchies. Grand voyageur, il tente toujours de découvrir le monde qui l'entoure et, par sa démarche de poète, de se mettre à l'écoute des résonances que cela suscite en lui. Partir au hasard et se laisser interpeller, traverser par tout ce qu'il voit. « *J'aime bien cette phrase de Nicolas Bouvier : "Tu ne fais pas un voyage, c'est le voyage qui te fait." J'aime partir sans but. Le voyage possède toujours une part d'imprévu. On a beau le programmer, il vous emmènera toujours ailleurs. Voyage et poésie sont alors des synonymes. D'ailleurs, je n'écris pas quand je suis à la maison. J'écris quand je suis en mouvement. J'ai besoin de la foule, de la rue.* »

De ses nombreux voyages, il ramène des contes récoltés, des histoires glanées, un poème écrit au détour du chemin, convaincu qu'« un écrivain en voyage découvre en lui des paysages inconnus ». Des images aussi, présentes dans presque tous ses livres, soit à travers ses mots, soit grâce aux illustrations. « *Je suis un amoureux des images. Au fil du temps, j'ai développé avec les illustrateurs des rapports qui ne sont pas habituels. En effet, l'éditeur fait souvent appel à eux quand l'histoire est terminée. Moi je préfère pouvoir réaliser un voyage en commun. Certains d'entre eux m'entraînent alors dans des imaginaires différents. J'aime rêver devant leur travail, surtout si cela mène mon projet initial dans une nouvelle direction, encore plus riche.* » ■

Tous connectés, ou presque

UN MONDE EN RELATIONS VIRTUELLES

Michel PAQUOT

« **O**n peut vivre sans richesse, presque sans le sou, des seigneurs et des princesses, y en a plus beaucoup... » Un jeune homme à la guitare, Valentin Vander, assis devant des étagères de livres, entame la célèbre chanson popularisée par Bourvil. Marjolaine Piémont, debout devant sa maison, entonne le second couplet. Le relais est ensuite pris par Aurélien Merle, couché dans l'herbe, puis par Gauvain Sers depuis son canapé. Les écrans se démultiplient progressivement avec l'arrivée de nouveaux interprètes et instrumentistes filmés partout en France dans leur salon, leur jardin ou même leur salle de bain. Bientôt, ce sont quarante-cinq vignettes qui composent un camaïeu de visages. Mise en ligne le 20 mars, cette *Symphonie confinée* a été vue près de quatre millions de fois.

Des dizaines d'initiatives de ce genre ont vu le jour sur internet ces dernières semaines, à l'initiative d'orchestres symphoniques, de chorales, de compagnies de danseurs ou d'artistes ne se produisant habituellement pas ensemble. Elles ont ainsi permis de maintenir un lien virtuel avec le monde extérieur. Car, privés de sorties, les quelque trois milliards de personnes confinées sur la planète ont ressenti le besoin de recréer, grâce au numérique, un nouveau rapport à l'autre.

ZOOM, TEAMS, SKYPE

Selon Omdia, site spécialisé dans le secteur des médias, le trafic internet a augmenté de septante pour cent. Le télétravail étant devenu la norme, Zoom, Teams, Skype ou Slack, des plateformes de visioconférence permettant de tenir des réunions à distance, de partager des fichiers et d'échanger en temps réel, ont connu une forte croissance. Zoom a été la plus sollicitée par des entreprises et organismes publics (notamment en Belgique), multipliant par trente son nombre d'utilisateurs. Tout en étant pointée du doigt pour ses fuites de données : comptes d'utilisateurs transmis à facebook ou retrouvés sur le dark web où sévissent les hackers, réunions en ligne espionnées, cours interrompus par des images racistes, etc.

Cette explosion numérique a également impacté les rapports interpersonnels. Les apéros et repas d'anniversaire (ou non) virtuels se sont multipliés, des conversations avec des proches plus ou moins lointains via un écran d'ordinateur sont devenues quotidiennes. « *Tous les jours à 20h30*, témoigne le philosophe Paul B. Preciado dans le quotidien français *Libération*, *après être sorti sur le balcon pour applaudir ou crier, je réponds à l'appel par vidéoconférence de mes parents. Ils sont dans une ville du nord*

de la Castille, et moi dans un quartier de Paris. Avant le coronavirus, nous nous parlions une fois tous les deux mois, à l'occasion d'événements importants, de fêtes, d'anniversaires. Mais désormais l'appel quotidien est devenu une bombe à oxygène. C'est ce que déclare ma mère, qui a toujours eu un talent pour le mélodrame, dès que l'écran s'ouvre : "Te voir, c'est comme sortir et respirer." » Beaucoup de grands-parents ont ainsi découvert le numérique pour communiquer avec leurs enfants et petits-enfants, notamment dans les maisons de retraite. Le Centre d'Informatique pour la Région Bruxelloise a, par exemple, fourni cent cinquante tablettes aux homes de la capitale.

CONCERTS À DOMICILE

Le souci de garder le contact avec son public, espérant aussi en attirer un nouveau, a poussé de nombreux artistes à s'investir virtuellement. Privés de scènes, des chanteurs comme Patrick Bruel, Jean-Louis Aubert, Lara Fabian, Francis Cabrel ou Henri Dès ont régulièrement proposé des concerts à domicile. Une équipe de dessinateurs menée par Pénélope Bagieu (*Les Culotées*) a créé la *#Coron-Maison*, un immeuble où chacun est invité à imaginer sa chambre idéale de confinement. Dans ses *Caractères*, sur instagram, l'humoriste Lison Daniel a campé, le visage déformé, toute

*Médias
&
Immédi@ts*

CINÉ TROIS

Le jeudi, La Trois (RTBF) propose chaque semaine une soirée cinéma, hors des sentiers battus. Y figure notamment ce mois-ci un film drôle décalé, un peu outrancier. *Ma loute* est conçu comme une pseudo enquête policière, tournée sur la côte du Pas-de-Calais et supposée se passer en 1910. Un film de Bruno Dumont, avec Fabrice Luchini, Juliette Binoche et Valeria Bruni Tedeschi.

Ma loute, jeudi 11/06, 23h30. Même jour 21h15 : la comédie britannique de Whit Stillman *Love & Friendship*.

POUR SE RENCONTRER

Heavn est une application de rencontres chrétiennes qui revendique d'être la première en son genre en Europe. Ses créateurs sont partis du constat que les sites actuels de rencontres chrétiennes sont décevants et qu'une application dotée d'un algorithme maison peut se distinguer de l'offre disponible. En ne proposant que trois profils ciblés par jour, les initiateurs misent plus sur la qualité que la quantité.

heavn.app/



Les semaines de confinement ont provoqué une explosion de l'offre virtuelle comme palliatif à l'absence de relations réelles. Confirmant que, dans un monde de plus en plus numérisé, le lien à l'autre reste indispensable.

SYMPHONIE CONFINÉE.

Un exemple parmi les milliers d'initiatives qui ont explosé sur le web.

une série d'hommes et de femmes s'efforçant de gérer au mieux leur confinement. Ou encore, sur la scène de l'Apollo Théâtre à Paris, face à une salle vide, le duo Oth & Cal a transformé en stand-up sa pièce *Hypocrisie africaine* devant un mur d'écrans où apparaissaient les réactions des spectateurs branchés depuis chez eux. Les comédiens belges Arnaud Hoedt et Jérôme Piron ont, quant à eux, joué leur spectacle *La Convivialité. La faute à l'orthographe* devant huit cents spectateurs virtuels répartis sur quatre continents et qui pouvaient interagir et répondre à des sondages.

CYCLISME VIRTUEL

Des cuisiniers, amateurs ou professionnels, parmi lesquels quelques grands chefs, se sont aussi filmés en train de concocter des plats, convaincus que les confinés avaient davan-

tage de temps pour cuisiner. Et le sport a également répondu présent, notamment le vélo. Grâce à l'application Zwift, en pédalant sur leur *home trainer* connecté, des professionnels et des amateurs font progresser leur avatar cycliste sur écran au milieu d'autres concurrents. Plusieurs courses ont même été organisées virtuellement, dont le Tour des Flandres remporté par le Belge Greg Van Avermaet.

Au cours de ces semaines, les relations virtuelles ont montré que si elles ne remplacent pas les rapports "en chair et en os", elles permettent néanmoins d'entretenir du lien, de se voir et de se parler. « *À la faveur des événements, fertiles en angoisses, doutes, incertitudes, la conversation sur la Toile s'est démultipliée* », constate l'écrivain Pierre Assouline dans *L'entretien que nous sommes*, un volume de la collection Tracts de crise chez

Gallimard. Il poursuit : « *Les adeptes de la conversation en ligne sont parfois plus proches que des gens qui se connaissent et se fréquentent pour de vrai. À quoi tient cette proximité si ce n'est à la conscience d'appartenir non à une même tribu mais à un même réseau ? Que reste-t-il une fois évacué tout ce qui pollue la conversation : la bêtise à front de taureau, le parasitage délibéré, les dérapages trop bien contrôlés, les lieux communs, les répétitions, le hors sujet intempestif, la diffamation et la calomnie, le racisme et l'antisémitisme, la délation, les appels au meurtre ? Un improbable alliage comme seules les sociétés virtuelles en produisent, concentré d'intelligence, d'esprit, d'humour, de culture et d'audace parfois mâtiné de méchanceté, de haine, de perversité. Est-ce pour autant une conversation de bonne compagnie ? En tout cas, elle est devenue la nôtre, plus que jamais, écho bien tenace du monde d'avant.* » ■



AVANT ET APRÈS L'ÉRUPTION

Une grande exposition numérique immersive mettant en scène Pompéi de manière spectaculaire et impressionnante devait occuper ce printemps le Grand Palais à Paris. En parallèle, Arte avait prévu de consacrer une soirée de documentaires à cette ville mythique que l'éruption de 79 après J.-C. a figée dans le temps. L'événement

tv comprend trois programmes. Le film *Pompéi : la vie avant la mort* fait pénétrer dans l'intimité de la vie des habitants de la cité. *Pompéi l'immortelle* raconte la reconstruction et le redressement criminel de la région après le drame. *Naples, le réveil des volcans* analyse l'histoire des éruptions locales et les moyens de les prévenir.

Sa 13/06 à 20h50. Films disponibles pendant plusieurs mois sur arte.tv.

POUR LOCALISER

L'application Lowco, lancée il y a quelques semaines, a pour but de localiser l'existence d'artisans et de petits commerçants près de chez soi. L'idée des initiateurs est de favoriser un mode de consommation de proximité de qualité et de développer la solidarité.

lowco.org/ Sur Googleplay et l'App. store

Deux frères en un

VOICI L'HOMME !

Jean BAUWIN

Un vrai bonhomme, le premier long métrage de Benjamin Parent, interroge les codes de la virilité chez un jeune adolescent avec une sensibilité et une tendresse rares. Un vrai coup de cœur à voir sur les plateformes de vidéos à la demande.

Tom est un adolescent un peu timide. Il est plutôt petit pour son âge, pas très à l'aise dans son corps et, d'une manière générale, il est persuadé de ne jamais être à la hauteur de la situation. Depuis deux ans, il est victime de crises qui le rendent parfois violent, comme si quelqu'un d'autre prenait possession de son esprit. Elles ont commencé après l'accident de voiture auquel il a miraculeusement survécu. Son grand frère Léo l'avait en effet emmené à une soirée, en cachette de leurs parents. Ils avaient pris la voiture et, tout en conduisant, Léo avait répondu à un appel téléphonique...

Depuis lors, il n'est donc plus vraiment lui-même. Heureusement, Léo est toujours là pour l'aider quand il en a besoin : « *Sois cool et détendu !* » Au moment d'intégrer un nouveau lycée, il a conscience que c'est la première impression qui sera déterminante. Avec l'aide de son frère, il repère tout de suite les mecs populaires, blasés, beaux gosses et machos. De l'autre côté, il y a les boloss, les ringards au look improbable et à la virilité moins évidente. Léo l'encourage à les évi-

ter pour tenter d'intégrer les « vrais mecs ». Le premier contact avec eux n'est pourtant pas vraiment une réussite. Mais il n'est pas du genre à baisser les bras au premier échec, d'autant plus que son aîné trouve toujours les mots pour les relever.

Cependant, les circonstances font que c'est avec Jean-Baptiste que Tom se lie d'amitié. JB, c'est un de ces boloss que Léo surnomme « Jean-Pierre Pocahontas » parce qu'il porte ses cheveux longs en tresse. Ce jeune ado un peu barge a aussi l'avantage d'avoir une demi-sœur métisse d'une beauté radieuse, Clarisse, dont Tom tombe amoureux. Et il aura bien besoin des conseils de son frère pour parvenir à la séduire.

INJONCTIONS DE VIRILITÉ

Comme dans son premier court-métrage, *Ce n'est pas un film de cow-boy*, primé dans de nombreux festivals, Benjamin Parent explore la relation à la masculinité. Tout l'enjeu pour son héros est de se défaire de l'influence de Léo pour devenir lui-même, pour

utiliser ses propres forces, sans vouloir toujours ressembler à ce grand frère qu'il n'est pas. On sent chez lui un désir hésitant, mais c'est finalement Clarisse qui l'attire. Et pour la conquérir, les conseils de son frère ne se révèlent pas souvent efficaces.

Le réalisateur a mis beaucoup de son vécu d'adolescent dans ce personnage. Lui aussi a connu un retard de croissance, lui aussi s'interroge sur ce qu'est être un homme. Comment faire face aux injonctions de virilité : sois fort, bats-toi, avance avec le regard haut ? À l'école, il fréquentait des types plus âgés qui le protégeaient parce qu'il avait de l'humour. Pour répondre aux codes de la virilité, il se moquait de jeunes qui étaient au fond comme lui : vulnérables.

C'est quoi, être un homme aujourd'hui ? Le cinéaste pense que c'est en leur permettant d'exprimer leur sensibilité que leurs relations avec les femmes pourront s'apaiser. Il est temps de « *casser la machine à machos et de briser le moule* », si l'on veut que cessent toutes les violences faites aux femmes, mais aussi aux hommes. Pour lui, la masculinité

Toiles
&
Planches

(TROP) MIGNONNE

Amy, 11 ans, d'origine sénégalaise, vit en France. Élevée dans la tradition musulmane, elle découvre, dans son nouveau collège, un groupe de danseuses : *Les Mignonnes*. Afin d'intégrer leur bande et de fuir un bouleversement familial, elle s'initie à leur danse sexy, le twerk. Et tombe ainsi dans l'univers hypersexualisé des toutes jeunes filles. Ce premier film a eu le prix de la réalisation 2020 du festival indépendant Sundance (USA).

Mignonnes, de Maïmouna Doucouré, sur Netflix en juin. Et dans les salles ?

JOUER DU THÉÂTRE

À défaut de voir du théâtre, pourquoi ne pas en faire ? Le Pro Scenium publie en ligne de nombreux textes d'environ huit cents auteurs contemporains francophones vivants. Un moteur de recherche multicritères permet de trouver des pièces qui répondent aux contraintes de distribution, durée, thème ou genre. Chaque œuvre est inscrite et décrite par son auteur, qui en fournit un extrait ou la totalité. Certains textes sont libres de droits. Mais pas tous...

📄 www.leproscenium.com



TOM ET LÉO.
Comment se défaire d'une relation fusionnelle ?

est à réinventer et l'itinéraire de Tom montre un chemin : « *Devenir un mec vrai plutôt qu'un vrai mec* », trouver le chemin de sa propre sensibilité.

Il faut aussi convenir que le père de Tom ne l'aide pas dans cette évolution. Pour lui, un homme, ça doit gagner au basket et ne pas passer son temps le nez dans les livres. Alors, quand l'ado rend coup pour coup dans une bagarre et en ressort blessé, il sent pour la première fois un peu de fierté dans le regard paternel. Mais s'il faut tabasser des types pour recevoir de l'amour, il juge que le jeu n'en vaut pas le coup. C'est donc quand il cessera d'attendre la reconnaissance de son père qu'il pourra devenir lui-même.

JB sera finalement son unique ami, le seul à l'aider. Même s'il est suivi par une psy, il est sans doute le plus équilibré des garçons qu'il fréquente. Il a des goûts différents, qu'il assume sans jamais se préoccuper du regard des autres. En voilà un qui ose être lui-même ! Pour ce rôle, le réalisateur a choisi Nils Othenin Girard. Sa personnalité était tellement unique et intéressante qu'il l'a pris comme il

était : avec ses cheveux et ses vêtements.

DES ACTEURS À LA HAUTEUR

Le duo de jeunes comédiens fonctionne à merveille. Benjamin Voisin, dans le rôle de Léo, campe un grand frère beau comme un ange gardien, bienveillant, lumineux, protecteur, avant de devenir un peu trop envahissant. À l'aise dans son corps comme dans sa tête, il sait toujours comment un vrai mec doit se comporter. Face à lui, Thomas Guy joue le rôle de Tom. Ses regards profonds et son sourire attirent la sympathie. C'est vrai qu'on a envie de le protéger, alors qu'il faudrait le laisser être lui-même. Autour d'eux, Isabelle Carré incarne la mère, enceinte à nouveau, seize ans après le dernier. Elle s'inquiète pour son fils parce qu'elle voit bien que quelque chose ne tourne pas rond chez lui. Et si c'était lui qu'il fallait mettre au monde ?

Laurent Lucas complète le casting en jouant ce père sportif, passionné de

basket, qui ne voit pas ce que son cadet attend de lui, mais qui peut aussi se mettre à son écoute. Car les personnages n'ont rien de caricatural et le réalisateur se joue des clichés. Personne n'est tout à fait mauvais et les caïds de l'école peuvent aussi parfois montrer leurs faiblesses. Les deuils de l'existence sont aussi au cœur du film, comme ne plus vouloir être celui qu'on n'est pas, pour devenir enfin soi-même.

Sorti en Belgique pendant le confinement, *Un vrai bonhomme* se retrouve à vivre sa vie sur les plateformes de vidéos à la demande plutôt que sur grand écran. S'il ne bénéficie pas de toute la visibilité qu'il aurait eue en sortant en salles, il faut lui rendre justice et en parler le plus possible autour de soi, parce que c'est un film qui fait du bien, qui rend meilleur, qui fait rire et jaillir les pleurs. ■

Un vrai bonhomme de Benjamin Parent, en VOD sur Univers Ciné, VOO, iTunes, Proximus Pickx, Lumière, Ciné chez vous et dalton.be
Ce n'est pas un film de cow-boy, court métrage de Benjamin Parent réalisé en 2012 et visible sur www.dailymotion.com



DEVENIR UNE FEMME LIBRE

Issue de la communauté juive hassidique de Williamsburg, à New York, Esty vit coupée du monde, sous le regard constant de la communauté qui lui impose son mode de vie hors du temps, tissé d'interdits. Un an après son mariage imposé avec Yanki, elle fuit cet univers étouffant et trouve refuge à Berlin.

Dans cette cité moderne et tolérante, elle doit tout apprendre, et en premier lieu à vivre. *Unorthodox* est une série passionnante de quatre épisodes qui s'inspire de l'histoire vraie de Deborah Feldman, publiée en 2012. On y découvre les rites et pratiques d'une communauté méconnue, traumatisée par la Shoah au point de s'être renfermée sur elle-même. (J.Ba.)
Unorthodox d'Anna Winger et Alexa Karolinski, disponible sur Netflix.

THÉÂTRE CE SOIR

L'Institut National français de l'Audiovisuel met en ligne les captations réalisées de 1961 à 1981 pour l'émission *Au théâtre ce soir*. Une sélection est accessible sur youtube. Un site dédié l'INA propose une offre plus large, moyennant paiement.
<http://bit.ly/InaAuTheatreCeSoir>
Ou : madelen.ina.fr/collection/au-theatre-ce-soir, 2,99€/mois. Premier mois gratuit.

Visites virtuelles de musées et d'expos

L'ART EN LIGNE

José GÉRARD

Lil n'a pas fallu attendre le coronavirus et la fermeture des multiples lieux d'exposition pour que l'accès à des contenus artistiques soit possible sur le web. Depuis une dizaine d'années déjà, Google Arts & Culture permet par exemple de visiter virtuellement certains grands musées ou de visualiser des œuvres en haute définition. Du musée d'Orsay à Paris à la Galerie des Offices à Florence, de l'Art Institute de Chicago au British Museum, l'internaute peut se promener dans de nombreuses institutions muséales en s'arrêtant sur les merveilles qui y sont exposées. On n'y trouve, évidemment, que les établissements les plus célèbres dans le monde.

UNE IMPULSION NOUVELLE

La situation particulière de la pandémie a cependant amené nombre de ces institutions à faire la publicité des ressources qu'elles proposent et de nombreux médias, en mal d'actualité d'expos, s'en sont fait le relais. Comme ce n'est pas en quelques jours que l'on peut numériser des centaines d'œuvres et les proposer avec des commentaires plus ou moins développés, ceux qui étaient précurseurs

en la matière s'en sont félicités. L'Art Institute of Chicago, l'un des plus grands musées d'art des États-Unis, met ainsi à disposition du public depuis quelques années une cinquantaine de milliers d'œuvres. Du côté du Rijksmuseum d'Amsterdam, ce n'est pas moins de deux cent mille reproductions que l'on peut découvrir depuis 2010.

Les grandes expositions qui avaient été programmées mais n'ont pu avoir lieu ont, elles aussi, cherché à garder le contact avec leur public et à rendre tout de même accessible ce qui avait été préparé. Celle sur Pompéi qui devait ouvrir au Grand Palais à Paris fin mars, avait déjà prévu des ressources numériques et propose au moins une visite partielle de l'expo (voir brève medi@s en pp. 30-31). Des vidéos, la déambulation virtuelle dans une maison de la ville avant l'éruption du Vésuve, des extraits du catalogue et même l'audioguide sont accessibles gratuitement. Et celles et ceux qui n'ont pu visiter la prestigieuse expo Van Eyck au Musée des Beaux-Arts de Gand pourront se consoler grâce aux vidéos réalisées par l'Institut royal du patrimoine artistique (IRPA) qui présentent l'œuvre et le processus de restauration de *L'Agneau Mystique*.



ANNELOES OFFICIER.

À la base d'un buzz original basé sur une imitation de *La jeune fille à la perle* de Vermeer.

COMPTES D'ARTISTES

La crise du covid-19 a aussi permis de constater que de nombreux artistes contemporains utilisaient déjà internet pour la diffusion de leurs infos, en particulier via les comptes instagram. Le célèbre et mystérieux street artist Banksy utilise ce réseau social pour annoncer ses nouveaux coups d'éclat à ses quelque neuf millions d'abonnés. L'artiste contemporain chinois dissident, Ai Weiwei, recourt lui aussi à ce créneau.

Dans un genre différent, et toujours sur instagram, le confinement a donné l'idée à une jeune femme néerlandaise, Anneloes Officier, de lancer un défi. Après avoir posté une photo d'elle imitant *La jeune fille à la perle* de Vermeer, elle a invité ses *followers* à faire de même avec les moyens disponibles à domicile, au

Portées & Accroches

COMPAGNON DE LUMIÈRE

Poursuivant sa proposition de chants liturgiques pour l'animation des communautés, le GPS Trio sort son cinquième CD, *Compagnon de lumière*. Quatorze titres d'une douceur et d'une paix qui invitent à découvrir le Christ en tant que compagnon de route. Les chants évoquent des traces de sa lumière, de façon poétique, avec des compositions variées. Le trio Béatrice Sépulchre, Philippe Goeseels (textes), et Grazia Previti (musiques) offre un tout bel album qui s'écoute aussi en dehors des célébrations.

Éditions CantAmar www.gps-trio.be

TROIS MAÎTRES EN 3D

Le procédé est devenu courant mais impressionne toujours. En un seul lieu, il fait découvrir l'œuvre d'un artiste en lui insufflant vie par des images HD, de la cartographie vidéo et des projections 360°. En fin d'été, ce procédé sera utilisé par le musée BELvue pour célébrer le génie de trois maîtres de l'art flamand : Jean Van Eyck, Pierre Bruegel et Pierre-Paul Rubens. Cette triple expo sera complétée par une présentation radiophonique originale dans une "Maison du son".

Meet the masters, musée BELvue, à partir du 8/8, 10-18h, place des Palais 7, 1000 Bruxelles. L'expo *Beyond Bruegel* y reste accessible → fin juin. <https://beyondbruegel.be/visit-beyond-bruegel/>



Après une période de gel complet des activités, la fermeture des musées ou galeries a renforcé ou suscité des manières nouvelles d'imaginer le contact avec le public et de concevoir la transmission de contenus culturels.

départ d'autres œuvres célèbres. Cela a rapidement provoqué la réaction en chaîne de nombreux internautes et même suscité l'intérêt d'institutions très sérieuses, comme Le Louvre, qui ont relayé l'initiative sur leurs propres réseaux sociaux. En France, un concours national a été lancé, avec l'obligation d'interpréter une œuvre appartenant aux collections des musées français (#artetquarantaine). Les gagnants seront récompensés par des cadeaux culturels (catalogues d'expos, DVD, visites VIP, etc.).

INITIATIVES ORIGINALES

Impossible d'évoquer toutes les initiatives et ressources disponibles, tant elles foisonnent. Mais on peut relever qu'un grand nombre de galeries ou musées ont essayé de continuer d'exister et de rester en lien avec leur public par des initiatives origi-

nales. La DS galerie, à Bruxelles, a par exemple profité de l'occasion pour créer un nouveau site internet et propose une présentation des artistes qu'elle défend sur sa page facebook. En attendant sa réouverture, le centre d'art contemporain bruxellois installé dans l'ancienne brasserie Wiels diffuse en ligne des vidéos réalisées par des artistes contemporains qui ont déjà exposé dans ses murs.

Le Musée Rops, à Namur, a invité deux bonimenteurs à commenter de manière comique cinq œuvres de l'artiste namurois. Et après cette expérience, les responsables ont eu l'idée de confier à un mentaliste le soin de convier le public sur la plateforme de vidéoconférence Zoom pour un spectacle personnalisé sur base de l'œuvre *La dame au pantin*. Autre expérience originale : Kanal-Centre Pompidou à Bruxelles, le BPS22 à Charleroi et le

Centre Wallonie-Bruxelles à Paris ont mis en scène des expositions dans des vitrines visibles de l'extérieur. Une autre manière de répondre à la nouvelle situation.

ET APRÈS ?

Toute cette créativité a permis de maintenir le contact entre les institutions culturelles et leur public. Dans certains cas, elle a même réussi à en attirer un nouveau séduit par ces formes originales de communication. Mais cela ne risque-t-il pas d'habituer les gens à se contenter de contenus en ligne et à ne plus fréquenter musées et galeries ? C'est l'un des enjeux. Il faudra que tout ce qui a été créé et imaginé pendant la crise vienne renforcer le contact direct avec les œuvres plutôt que de le remplacer. Les contraintes de la situation ont probablement fait faire un bond en avant dans l'utilisation de nouvelles technologies à beaucoup d'organisations culturelles, tout en confirmant dans leurs choix celles qui s'y étaient déjà engagées franchement. Cela ne remplace pourtant pas l'expérience humaine de se trouver face à une peinture ou une sculpture, voire au beau milieu d'une installation, de l'approcher et de s'en éloigner, d'éprouver un contact physique avec elles, et de partager les émotions ressenties. ■

Art Institute of Chicago : www.artic.edu

Rijksmuseum d'Amsterdam :

www.rijksmuseum.nl

Expo Pompéi :

www.grandpalais.fr/fr/expo-pompei-chez-vous

Expo Van Eyck au MBA de Gand :

cloisertovaneyck.kikirpa.be

La jeune fille à la perle :

[instagram.com/tussenkunstquarantaine](https://www.instagram.com/tussenkunstquarantaine)

DS galerie :

www.facebook.com/67Hospicecommunale

Centre d'art contemporain bruxellois :

www.wiels.org



CHASSE AUX PHOTOS

Le photographe bruxellois Michel Clair, né en Ardenne, a eu un tas de vies différentes et est un personnage peu commun. C'est « un adolescent soixantenaire, un désespéré optimiste, un provocateur tendre », dit un de ses amis. Début 2020, il imagine un moyen original de se débarrasser de 25 photos grand format qu'il n'a pas réussi à vendre lors d'expositions. « Je décide de

les donner. D'où l'idée de choisir un lieu, un mur, une palissade dans une des 19 communes de Bruxelles, et d'y accrocher ou y déposer une photo. La personne qui la trouvera pourra l'emporter. Je serai donc sûr que ce 'cadeau' plaira. » Il lance *Une photo dans la ville*, cache un cliché, donne un indice sur facebook. Trois photos ont été trouvées avant le confinement. Le "jeu" reprend ce mois-ci.

www.facebook.com/photos.de-michelclair/

CHAPEAU VIRTUEL

Le restaurant-salle de spectacle *Le rideau rouge* propose des concerts live à regarder dans son salon (paiement par chapeau virtuel) et vend ses plats à emporter. En juin : la chanteuse belgo-sud-américaine Lisza (03), le nouveau groupe jazz de Charles Looz Jatoba (11) et une fête de la musique.

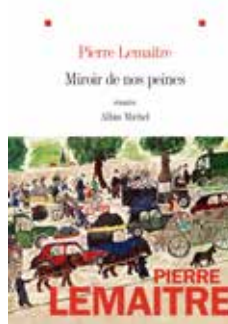
www.lerideaurouge.be

www.facebook.com/lerideaurouge/

Une saga palpitante de Pierre Lemaître

LA FRANCE DANS LA DÉBÂCLE

Paul FRANCK



Dernier volet de la trilogie commencée en 2013 avec *Au revoir là-haut*, *Miroir de nos peines* suit une poignée de femmes et d'hommes en mai et juin 1940.

Miroir de nos peines est une chronique captivante de la fin de la Drôle de Guerre et de l'Exode dont le lecteur dévorera les plus de cinquante pages. L'auteur donne en effet l'envie de découvrir et de comprendre les différents personnages extrêmement attachants et complexes qui la traversent : Louise, Monsieur Jules, Gabriel, Raoul Landrade, Désiré Migault, Fernand et quelques autres. Le livre s'ouvre sur la jeune Louise, institutrice et serveuse dans le bistrot de Monsieur Jules, qui court nue sur un boulevard parisien. Que lui arrive-t-il ? On découvre ensuite Gabriel et Raoul, deux militaires que tout sépare, en poste sur la ligne Maginot. L'un est honnête et discipliné, l'autre roublard, magouillant pour améliorer son quotidien. Envoyés sur le front, ils font preuve d'un grand courage alors que ceux qui les accompagnent se débinent. Petit à petit va naître entre eux une amitié improbable. Après leur action courageuse pour faire sauter un pont, ils vont se retrouver seuls et choisir de désertir.

FACONDE ET ASSURANCE

Désiré Migault est un usurpateur patenté. Il se fait d'abord passer pour un médecin, puis pour un avocat qui parvient à faire libérer sa cliente accusée de meurtre, séduisant tous ceux qu'il rencontre par sa faconde et son assurance. À chaque fois que le pot aux roses va être découvert, il disparaît sans laisser de traces. Au début de l'offensive allemande, on le retrouve comme responsable de la censure du courrier et, peu après, au poste de porte-parole au ministère de l'Information qui ne donne que de bonnes nouvelles.

Louise, à qui ont été remises des lettres de sa mère, est bouleversée par celles écrites à son amant. Elle découvre qu'elle a eu un enfant, et donc qu'elle-même a un demi-frère. Elle se met à sa recherche en compagnie de Monsieur Jules qui, derrière son côté bourru, est un homme bon qui a une sincère affection pour elle. Sur ce chemin semé de peur et de souffrance, elle va se retrouver chargée de trois enfants abandonnés.

Apparaît alors un nouveau personnage, Monsieur Fernand, adjudant-chef des gardes mobiles qui a envoyé sa femme Alice, en mauvaise santé, se mettre en sécurité. Il est l'un des policiers chargés de convoier les prisonniers jetés sur les routes dans un désordre total, depuis la prison du Cherche-Midi jusqu'à un camp près d'Orléans. Parmi eux se trouvent Gabriel et Raoul, ainsi que des cagoullards, des réfractaires, des déserteurs, des violeurs, etc. Les attaques aériennes, les peurs, les violences des gardiens, les exécutions sommaires sont le lot de ce convoi dans lequel Fernand cherche à garder sa dignité et son sens de l'humain.

LA CHAPELLE BÉRAUD

Par des chemins divers, tout ce petit monde va être réuni à la chapelle Béraud, un petit domaine animé par un bien étrange prêtre qui en a fait un lieu accueillant ouvert à tous. S'y côtoient des dizaines de réfugiés qui, dans la façon dont ils sont accueillis, trouvent énergie, force et solidarité. Des solutions pas toujours orthodoxes sont imaginées pour les accueillir, les nourrir, les prendre en charge, repérer un médecin, etc.

Après *Au revoir là-haut* (prix Goncourt 2013), qui se déroule au lendemain de la Première Guerre mondiale, et *Couleurs de l'incendie* (2018), dont le cadre sont les années 30, Pierre Lemaître poursuit brillamment, dans *Miroir de nos peines*, sa traversée du XX^e siècle. Même si, ce qui l'intéresse en priorité, c'est moins le cadre historique, qui n'est qu'un décor, que ses personnages magnifiques qui rendent ses livres, et surtout celui-ci, particulièrement forts et émouvants. ■

Pierre LEMAITRE, *Miroir de nos peines*, Paris, Albin Michel, 2020. Prix : 23,95€. Via *L'appel* : - 5% = 22,76€.

Des livres moins chers à L'appel



Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « Prix -5 % ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €

..... €

..... €

Total de la commande + frais de port : €

Nom :

Prénom :

Rue :

N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

Livres



MARGINAUX D'ISTANBUL

Leila, abusée dès l'âge de six ans par son oncle, fuit sa famille et se retrouve prostituée à Istanbul. Elle forme une équipe avec quelques êtres à l'écart de la société qui se soutiennent dans les moments difficiles. Suite à un rendez-vous avec un client dont le père paie des prostituées pour "guérir" son fils de son homosexualité, elle est assassinée et abandonnée dans une poubelle. Elle reste consciente plusieurs minutes, le temps de se remémorer les étapes importantes de sa vie. Un roman attachant sur les personnes hors normes d'une société très traditionnelle et sur les liens de solidarité qui les unissent. (J.G.)

Elif SHAFAK, *10 minutes et 38 secondes dans ce monde étrange*, Paris, Flammarion, 2020. Prix : 22€. Via *L'appel*: -5% = 20,90€.



RUSSES BLANCS

D'un côté, la Russie à la fin du régime des tsars. De l'autre, une descendante de Russes blancs, nobles exilés après la révolution, qui, au début du XXI^e siècle, s'est spécialisée dans la recherche de trésors qu'ils ont cachés avant leur fuite. Le lecteur est ainsi invité dans le quotidien d'une famille russe exilée en France, partagée entre le souci de maintenir des traditions ancestrales et la volonté de certains de ses membres de s'adapter à cette nouvelle vie. Ce roman illustre le dilemme de toute immigration, sur un fond romanesque de chasse au trésor agrémentée de rebondissements qui maintiennent l'intérêt. (J.G.)

Violette CABESOS, *Le soleil rouge du tsar*, Paris, Albin Michel, 2020. Prix : 23€. Via *L'appel*: -5% = 21,85€.



COUPLE IMPROBABLE

En burn out suite au décès de son épouse dont il était séparé, Baptiste, un trompettiste de jazz, prend le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, poussé par ses deux filles. Sur la route, il rencontre Lulu qui effectue des pèlerinages pour le compte de tiers, afin de leur obtenir pardon de leurs fautes, guérison ou réussite. Elle est très attachée aux rituels religieux, lui se moque des bondieuseries. Il est discret, elle n'en rate pas une pour affirmer son originalité. Il est plutôt bobo, elle ressemble davantage à une SDF. Pourtant, ils font un bout de chemin ensemble et du respect, et même de l'estime, vont naître entre eux. (J.G.)

Hervé BELLEC, *Lulu tout simplement*, Paris, Presses de la Cité, 2020. Prix : 20,90€. Via *L'appel*: -5% = 19,86€.



MARX MÉCONNU

Au cœur de la révolution industrielle des années 1850-60 dans une Angleterre qui est alors le cœur du monde en marche, on suit le destin de Freddy, fils illégitime de Karl Marx avec une servante, qui aurait dû être avorté. Le portrait de la vie bourgeoise du révolutionnaire allemand entretenu par sa femme issue de la noblesse et par Engels envoyé par son père pour diriger une succursale de la filature familiale, n'est pas très élogieux. Entre la misère de la classe ouvrière confrontée aux pertes d'emplois liées à la mécanisation et le cynisme des deux hommes aux idées pourtant progressistes, le roman offre un panorama passionnant d'une époque de transition. (J.G.)

Sébastien SPITZER, *Le cœur battant du monde*, Paris, Albin Michel, 2019. Prix : 23,75€. Via *L'appel*: -5% = 22,57€.



QUI VEUT LA MORT DE RICHELIEU ?

La duchesse de Chevreuse est une belle intrigante dont le charme envoûtant est capable de duper les puissants du royaume de France. Elle ourdit un complot contre le cardinal de Richelieu, qu'elle veut faire assassiner pour mettre sur le trône de Louis XIII son jeune frère, Gaston d'Orléans. Le piège semble se refermer autour du prélat puisqu'on découvre, parmi ses proches, plusieurs jeunes hommes assassinés. Hélène Clerc-Murgier plonge le lecteur au cœur d'une intrigue historique captivante, où séduction et machiavélisme se conjuguent au féminin. (J.Ba.)

Hélène CLERC-MURGIER, *L'affaire Chevreuse*, Paris, Actes Sud/Chambon Noir, 2020. Prix : 23€. Via *L'appel*: -5% = 21,85€.



L'ÂME D'UN PEUPLE

"Maknine" est le nom que donnent les Algériens à leur chardonneret dont le chant est, d'après eux, le plus beau du monde. Ce petit oiseau est ce qui cimenter leur "algérianité", par-delà les générations et au-delà de la Méditerranée. Née en France de père algérien et de mère syrienne, l'auteure est partie sur ses traces, à Alger et à Marseille, pour tenter de comprendre cette mystérieuse fascination mêlée de dévotion. Ce très beau récit raconte cette quête où elle évoque à plusieurs reprises son enfance et qui lui permet de renouer avec une partie de ses racines, au moment où tout un peuple se révolte contre un pouvoir corrompu. (M.P.)

Seham BOUTATA, *La mélancolie du Maknine*, Paris, Seuil, 2020. Prix : 17,50€. Via *L'appel*: -5% = 16,63€.

Notebook

En raison du covid-19, certains événements annoncés ci-dessous peuvent subir des modifications. Merci de bien vouloir vérifier avec les organisateurs mentionnés.

Conférences

BRUXELLES. La tech et la santé : comment sera-t-on soigné demain ? Quels impacts business, sociétaux et entrepreneuriaux ? Avec Sébastien Deletaille, entrepreneur, le 08/09 à 18h30 au B19 Brussels, avenue Van Bever 17-19. ☎02.375.00.09 barbara@b19.be

CHARLEROI. Génération Internet : une nouvelle sorte d'individualistes ? Avec Vincent de Coorebyter, philosophe, le 17/09 17h30 au Palais des Beaux-Arts de Charleroi, place du Manège 1. ☎02.550.22.12 info@academieroyale.be

NAMUR. Vivre la ville 2020 : (re)-connectons le territoire intelligent. Journée de 3 conférences et 11 workshops, le 24/09 à 8h30, rue Grandgagnage. info@trakk.be

MONS. Un destin hors normes : Louis Piérard, écrivain,

journaliste, critique d'art, conférencier et fondateur de PEN Bel-gique. Avec Jean Jauniaux, rédacteur en chef de la revue littéraire Marginales, le 10/09 à 17h30 au Mundaneum. ☎02.550.22.12 info@academieroyale.be

Formations

BRUXELLES. La communication assertive. Avec Sophie Devuyt, psychologue, psychothérapeute et formatrice, les 03, 07, 08 et 10/09 de 9h30 à 16h30, rue de la Fontaine, 2, 1000, Bruxelles. ☎02.511.25.87 formation@ligue-enseignement.be

BRUXELLES. Cycle de quatre journées d'initiation aux pratiques d'accompagnement et recueil de récits de vie, approche théorique et pratique. Avec Anemarie Trekker et Marichela Vargas dans le cadre de l'Association Traces de vie, les 5/10, 23/11 novembre 2020, 18/01 et 8/03/2021 à la SCAM-SACD, 85/87, Rue du Prince Royal à 1050 Bruxelles.

☎0479.80.26.94 amtrekker@hotmail.com

SAINT VAAST. Développer l'intelligence collective : atelier de pratiques. Avec Nathalie Jacquemin, formatrice en communication, animation et gestion des groupes, du 26/08 au 28/08 au CDPA Saint Vaast, rue Omer Thiriar 232. ☎02.511.25.87

formation@ligue-enseignement.be

WÉPION. Quels rôles pour les grands-parents ? Avec Aurélie Degoedt et Pierre-Henry Cousteaux, le 24/10 de 9h15 à 17h au Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25. ☎081.46.81.11 secretariat@lapairelle.be

Retraites

CHIMAY. Découvrir la vie monastique pour les 18-35 ans. Avec les moines de Chimay, du 27 au 31/07, à l'abbaye de Scourmont, rue du Rond-Point 294. ☎060.21.05.11 d.debaixieux@chimay.com f.dusabe@chimay.com

cipales à prier. Avec Jean-Marc de Terwangne, le 27/08 de 9h à 15h au Foyer de Charité, avenue Peltzer de Clermont 7. ☎087.79.30.90 foyerspa@gmx.net

FLEURUS (SOLEILMONT). Séjours à l'abbaye : week-end ou semaine afin de découvrir la vie monastique. Du 14 au 16/08 (pos-

sibilité de prolonger au choix) à l'abbaye de Soleilmont, avenue Gilbert 150. ☎0474.83.48.60 ☎0470.25.24.92

RHODE-SAINT-GENÈSE. Retraite avec les Messes en l'honneur de la Vierge Marie. Avec Noëlle Hausman, du 4/08 au 12/08 au Centre spirituel de Notre-Dame de

la Justice, Avenue Pré-au-Bois, 9. ☎02.358.24.60 info@ndjrhode.be

WÉPION. Prier les psaumes avec le Christ. Retraite biblique. Avec Guy Vanhooymissen et Alice Tholence du 10/08 au 14/08 au Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25. ☎081.46.81.11 secretariat@lapairelle.be

Et encore ...

BRUXELLES. Bruxelles d'hier, d'aujourd'hui et de demain (à vélo). Le 06/09 de 14h à 17h30, départ Pro Velo, rue de Londres 15, 1050, Bruxelles. ☎02.502.73.55 info@provelo.org

VISÉ. Napoléon III, un destin hors norme. Avec Guy Reggers de la Société royale archéo-historique de Visé, le 16/10 à 20h, rue du Collège 31. ☎0495.49.63.91 jplensen@skynet.be

TOURINNES-LA-GROSSE. Grand-messe festive dans le cadre de la journée Églises ouvertes. Le 07/06 en l'église de Tourinnes-la-Grosse. k.raj@interia.eu

WÉPION. Potager interculturel : activités interculturelles autour

de l'entretien du potager, de la construction en bois, des semis, des plantations et récoltes. Le 26/08 de 9h30 à 18h au Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25. ☎081.46.81.11 secretariat@lapairelle.be

Messagerie

OÙ ES-TU, DIEU ?

Un lecteur, Jean Keafer, nous a adressé un texte sur la présence (ou l'absence) de Dieu en ces temps de pandémie. Nous ne pouvons le reproduire in extenso. En voici donc un extrait de la partie finale :

Le Dieu incarné est Celui qui travaille dans nos cœurs et nos intelligences. Il rend possible nos efforts, les soutient et leur permet de se déployer au-delà de ce que nous pourrions imaginer. Son action nous travaille de l'intérieur. (...)

Dans l'énergie des médecins, à travers l'inlassable dévouement du personnel soignant, la patience et la persévérance de nous tous, l'endurance de nos prières aussi, Dieu accomplit fidèlement l'œuvre qu'il a toujours réalisée depuis la création. (...) Il ne se situe plus du côté du bouleversement des lois naturelles, mais dans l'admirable effort (dont l'ampleur nous étonne parfois) du cœur humain. (...) Religion de l'Alliance et de l'Incarnation, le Christianisme nous

invite à lire les « signes » de Dieu dans la vie elle-même, non en dehors. (...) C'est bien ce qui s'est passé. Le dévouement inlassable des médecins, du personnel soignant et de tant de personnes sensibles à la détresse provoquée par le coronavirus, a accompli une œuvre qui a certainement dépassé les « œuvres » accomplies par le Christ terrestre. Aussi étonnant que cela puisse paraître, nous avons vécu, alors que nous étions éloignés physiquement

des liturgies traditionnelles du Tri-dium et de Pâques, une proximité religieuse plus réelle que d'habitude avec le sens de ces célébrations. Durant toutes ces semaines de confinement, le lavement des pieds (Jeudi saint), la passion du Christ et sa mise au tombeau (vendredi), le grand silence du samedi et le triomphe pascal (dimanche de Pâques) n'auront sans doute jamais été vécus avec autant d'intensité depuis la seconde guerre. Et ce, en dehors de nos églises !

Stannah

Dis Papy, tu me prêtes ton fauteuil magique ?

NOUVEAU !



Des ascenseurs domestiques compacts qui s'intègrent sans cage dans n'importe quel édifice. Existents aussi pour handicapés moteurs.

PERMANENCE

24/7

**APPELEZ
GRATUITEMENT
VOTRE CONSEILLER AU
0800 54 299**

- ✓ Stannah est le leader mondial dans le domaine des monte-escaliers.
- ✓ Une solution pour chaque escalier à un prix abordable.
- ✓ Avec garantie omnium à vie si vous le souhaitez.
- ✓ Large gamme de monte-escaliers d'occasion récents avec traçabilité.

Appelez-nous ou demandez le dossier d'information complet sur www.stannah.be, en envoyant un courriel à info@stannah.be, ou par courrier :



Oui, je souhaite recevoir le dossier d'information complet

Merci de renvoyer le coupon dûment rempli à : **Stannah - Poverstraat 208 - 1731 Relegem**

Nom Mme/M. : Code postal/Commune :

Tél. : Adresse courriel :

Les Dossiers des Nouvelles Feuilles Familiales

... pour mieux vivre les relations...

Au rythme de l'humain... Aller vite, pour quoi faire ?

vient de paraître!

« Dépêche-toi ! » « Ne traîne pas ! » « VITE ! » Notre allure est souvent sujette à ces injonctions qui peuvent aussi bien émaner de nos proches (conjoint, parents, enfants, etc.) que du milieu professionnel dans lequel nous évoluons, mais aussi de la société dans son ensemble. Sans oublier de préciser que, parfois, ces mots qui poussent à la course, sont exprimés par... nous-mêmes.

Beaucoup d'entre nous sommes entraînés à vive allure dans un tourbillon que nous maudissons... mais que nous alimentons par ailleurs. En nous pliant aux exigences qu'impose notre société individualiste qui valorise le profit avant tout, nous contribuons à faire perdurer ce cercle vicieux. Courir, toujours plus vite et plus loin, au risque de se perdre ou de détruire ce qui nous entoure, en vaut-il la peine ?

« J'avais l'impression de fonctionner au lieu de vivre. » « Je travaillais beaucoup et j'étais tellement fatiguée que je n'avais plus l'énergie d'atteindre la forêt pour aller me promener... et aller à la piscine avec mon fils me demandait un effort considérable. » « Mon corps décide que cela ne peut plus durer comme ça. Il décide de ne plus me répondre, mes jambes ne veulent plus me porter, ma respiration s'emballe, les larmes se mettent à couler, mon cœur semble vouloir sortir de ma poitrine. Mais que m'arrive-t-il ? Je ne contrôle plus rien. »

Quand le rythme qui nous est imposé (et que l'on s'impose parfois malgré nous) s'éloigne du rythme de l'humain, un impact sur la santé physique, mais aussi psychologique, est presque toujours au rendez-vous. Ce moment marque généralement un tournant dans le parcours des personnes qui en font l'expérience. Un processus de réflexion s'enclenche, accompagné d'un retour à l'écoute de soi, de ses besoins, de ses envies. En découle la mise en place d'un mode de vie plus respectueux de soi et des autres, mais aussi de la planète. Et si cette réflexion commençait dès maintenant ?

Vous souhaitez l'obtenir ? Un coup de fil, un fax, un mail avec vos coordonnées postales et nous vous l'envoyons. Payement après réception (12 € + port)



Les éditions Feuilles Familiales
(Couples et Familles, asbl)

Catalogue et renseignements sur demande
Rue du Fond, 127 – 5020 Malonne

Tél. : 081/45.02.99 - info@couplefamilles.be - www.couplefamilles.be